

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



J. Girardet, pinx.

BONAPARTE REÇU PAR LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

Typographie Goupil, Paris.



SALON

Pleurez, Peintres et Sculpteurs! Ce ne sont pas vos œuvres qu'on regarde cette année. Ce sont les élégants qui passent devant elles, les Parisiens éblouissants de chic et somptueusement revêtus du **Complet** à 69 fr. 50, admirable création de **HIGH LIFE TAILOR**, 112, rue Richelieu, au boulevard.

Ayuntamiento de Madrid

Dix-septième année.

JUIN 1899

Deuxième série. — N° 111.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

LE CENTENAIRE DE MARENGO



Cliche Neudoin.

NAPOLÉON FRANCHISSANT LES ALPES

TABLEAU DE J.-L. DAVID (MUSÉE DE VERSAILLES)



Carle Vernet, peint.

LA VICTOIRE DE MARENGO

Le Centenaire de Marengo



En Italie et en France, simultanément, deux comités se sont formés pour célébrer le centième anniversaire de l'impérissable journée du 14 juin 1800. L'un de ces comités, local et exclusivement français, se propose, comme but spécial, d'honorer la mémoire du général Desaix, enseveli dans le triomphe que, mieux qu'autres, il avait contribué à assurer. J'ignore où il en est dans la préparation de son œuvre d'autant

plus utile et méritoire qu'elle peut avoir pour effet la réparation d'une grave injustice.

On n'ignore point que, après Marengo, l'émotion populaire voulut pour Desaix des honneurs particuliers : une souscription fut ouverte pour lui ériger un monument dont le projet fut mis au concours. A cette époque, par une tendance qu'on ne saurait trop louer, le Premier Consul préparait l'assainissement de Paris en multipliant les fontaines et les eaux jaillissantes. Bien que, pour immortaliser un guerrier mort au champ d'honneur, une fontaine pût sembler médiocrement appropriée, on s'arrêta à cette œuvre d'utilité qui sans doute inspira peu les artistes. Néanmoins, le projet qui fut primé et exécuté n'était pas sans mérite : Au milieu d'un bassin circulaire où l'eau tombait par quatre mascarons de bronze, se dressait un piédestal rond, autour duquel se déroulait un bas-relief, formé d'un trophée d'armes, de la figure de l'Eridan, de celle du Nil et de deux génies inscrivant dans des cartouches les noms des principales victoires du général ; sur le piédestal, un jeune homme, symbolisant le Génie militaire, couronnait de lauriers le buste de Desaix. L'architecture avait été donnée par Percier et Fontaine ; la sculpture exécutée par Fortin.

Le terrain concédé était le centre de la place Dauphine et, dans ce cadre restreint, aux belles et nobles allures, la fontaine, quoique un peu raide et sèche, avait sa signification, sa proportion et sa gravité. Mais, vers 1868, lorsque M. Duc eut construit cette sorte de façade ninivite qui, par un escalier que nul ne gravit, donne accès au nouveau Palais de Justice, que l'on eut rasé sans pitié ces hôtels et ces maisons tout imprégnés d'art, tout suants d'histoire, qui expliquaient seuls l'ancien Parlement, qui étaient les nécessaires témoins de la tradition nationale, Desaix gêna l'architecte. C'étaient d'ailleurs des victoires républicaines qui étaient inscrites à son piédestal ; et, bien que sur chacune, presque, de ces victoires, l'on eût dû voir un rayon de la gloire de Bonaparte, elles gênaient aussi. Un beau matin, on enleva le monument : comme quelques braves gens réclamèrent, on déclara que c'était pour le réparer, qu'on cherchait un emplacement et que, sitôt qu'on l'aurait découvert, la réédification suivrait. Trente et un ans ont passé ; la place n'est point encore trouvée et le monument, quelque part, achève de s'effriter et de se détruire. Sait-on même où il est ?

Pourtant, elle n'était point ordinaire, car elle n'était point menteuse cette inscription :

LANDAU, KEHL, WEISSENBURG
MALTE,
CHEBREIS, EMBABÉ,
LES PYRAMIDES,
SEDIMAN, SAMANHOUT, KENÉ,
THÈBES,
MARENGO,
FURENT LES TÉMOINS DE SES TALENTS
ET DE SON COURAGE.
LES ENNEMIS
L'APPELAIENT LE JUSTE ;
SES SOLDATS, COMME CEUX DE BAYARD,
SANS PEUR ET SANS REPROCHE.
IL VÉCUT,
IL MOURUT
POUR SA PATRIE

En ce temps-ci où, en plein Louvre, on dresse à des peintres

espagnols des statues équestres, où le moindre littérateur est coulé en bronze et taillé en marbre aux frais du public, où le buste, réservé aux petites gens, est la monnaie courante de cette notoriété posthume dont la durée ne passe point une saison, ne serait-il pas juste et utile de relever le monument d'un soldat — vainqueur celui-là et mort pour la France ? Si le Comité d'Auvergne atteint ce résultat il n'aura perdu ni son temps ni sa peine.

Le Comité italien a d'autres ambitions, plus larges à la fois et peut-être moins réalisables. A l'occasion du centenaire, il prétend « tenir à Alexandrie un congrès international d'études napoléoniennes, publier des mélanges napoléoniens destinés à perpétuer le souvenir d'une réunion purement scientifique et enfin, préparer une exposition de l'époque napoléonienne (autographes, monnaies, souvenirs, portraits), qui sera ouverte dans un local de la ville durant la tenue du congrès. » Il semble, d'après la liste des membres du comité provisoire, que les initiateurs de cette manifestation ne soient point très éclairés sur la valeur respective des noms qu'ils proposent et que le but qu'ils poursuivent ne leur apparaisse point avec une entière netteté. Près d'historiens français qui ont acquis par leurs travaux une juste notoriété, il s'est glissé, tantôt des amateurs dont la compétence pourrait sembler discutable si les travaux qu'on dit qu'ils préparent n'étaient restés inédits, tantôt des soi-disant écrivains dont les intentions peuvent être excellentes, mais dont l'ignorance égale la naïveté. De plus il peut paraître surprenant que l'on convie des Anglais, des Allemands, des Hollandais et surtout des Autrichiens à fêter le centenaire de Marengo. Entre Italiens et Français, malgré la divergence des opinions et la diversité des études, la cérémonie gagnerait en cordialité, en intérêt et peut-être en utilité, car ce serait là, ou, du moins, ce pourrait être une fête de famille.

Fatalement, lorsque les idées se seront classées, le caractère international disparaîtra, le caractère national apparaîtra.

Pour les Italiens, c'est de Marengo que date l'Italie ; pour les Français, c'est de Marengo que date le Consulat.

Avant Marengo, malgré Brumaire, malgré le Consulat décennal, la République est encore dans le provisoire ; Bonaparte n'est point moralement installé dans la place où physiquement si l'on peut dire, il se trouve établi. Il n'a pas son aplomb, et c'est la victoire seule qui peut le lui donner. La victoire, c'est Marengo.

Pour l'Italie, c'est bien plus grave. L'expérience de la Répu-

blique Cisalpine a très médiocrement réussi. Durant que le Directoire français a exercé son influence délétère, les coups d'État se sont succédés à chaque instant ; la constitution a été l'objet de perpétuels remaniements ; les financiers et les fournisseurs, se ruant à la curée avec les militaires et les employés civils, ont trouvé de constantes complicités en des ambassadeurs, véritables tyrans, qui, à la façon des ambassadeurs du peuple Romain, imposent leur volontés et leurs caprices. Au milieu de ces incertitudes, le peu d'esprit public qui depuis 1796 ait pu se former dans la Haute Italie s'est dilué ou s'est tourné contre la France. La passion d'indépendance n'a pu résister à une telle épreuve. Des hommes qui, des premiers, en ont embrassé le culte et ont témoigné de leur sang, se sont retirés ou même ont passé aux

Autrichiens, estimant moins pénible la servitude sous des lois, même mauvaises, qu'une telle liberté. En même temps, l'orage européen a fondu sur les Français : Russes, Autrichiens, Siciliens coalisés ; on a battu en retraite et dans quel désordre ! On a abandonné aux vainqueurs des citoyens qui s'étaient compromis pour constituer des gouvernements et servir les principes de l'égalité. Alors, en Italie, l'invasion autrichienne a été accueillie presque comme une délivrance. Mais il a fallu peu de temps pour que la réaction s'opérât. A la suite des Autrichiens, les petits princes dépossédés sont revenus, se sont rétablis en possession et l'on a dû trouver leur domination pire encore que toute autre. Un grand nombre de patriotes craignant des vengeances dont les plus

cruels exemples furent donnés à Naples, sont passés en France, n'aspirant qu'à rentrer dans leur pays, à prendre leur revanche. Comme la France, l'Italie rend le Directoire responsable de ses malheurs et attribue au seul Bonaparte sa délivrance, l'espoir qu'elle a conçu de devenir une nation et d'obtenir, avec l'indépendance, un gouvernement représentatif.

Lors du débarquement de Fréjus, l'enthousiasme au cœur des patriotes italiens a donc été égal à celui des Français. Sans doute, ici, c'était l'armée, le peuple, la foule ; là, au contraire, une aristocratie, dans le vrai sens du mot — les plus riches et les meilleurs, les plus intelligents et les plus nobles. Ces patriotes s'étaient montrés prêts à sacrifier à l'Idée, leurs titres, leurs places, leur fortune ; ils avaient subi pour elle les persécutions et l'exil, et un tenace et vivifiant espoir leur restait seul, celui de voir revenir l'homme qu'ils tenaient pour le nécessaire instrument de leur délivrance.

Dès le Consulat décennal institué, il fut évident pour tous que



LE PREMIER CONSUL SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MARENGO. — TAPISSERIE D'APRÈS LE TABLEAU DE GROS

Bonaparte devrait régler la querelle avec l'Autriche et la régler en Italie. Championnet y tenait encore Gènes, mais au prix de quels efforts et de quelles souffrances ! Le Consul y envoya Masséna qui, par ses chicanes, en ce pays qu'il connaissait si merveilleusement, occuperait l'armée autrichienne, arrêterait l'invasion des départements méridionaux, surtout gagnerait du temps, donnerait à Bonaparte, avant qu'il se lançât dans une guerre nouvelle et sans doute terrible et longue, le moyen d'apaiser et de comprimer l'insurrection royaliste. On ne pouvait rien tenter de sérieux avant le printemps et il était indispensable que Masséna durât jusqu'au printemps.

Qui rendra compte de la puissance de pensée, de travail et d'action que dépensa Bonaparte, pour faire, sans police, rentrer les déserteurs et les réfractaires, pour les armer sans fusils, les équiper sans argent et, en quelques mois d'hiver, mettre en ligne, d'abord, sur le Rhin, aux ordres de Moreau, une armée de 108,000 combattants ; constituer ensuite, sous le titre d'Armée de réserve, un noyau de 30,000 hommes, doublé avant l'ouverture des hostilités et porté à 60,000 ; préparer enfin une troisième armée destinée, s'il en était temps encore, à faire lever le blocus de Gènes ou du moins à défendre les départements du Sud-Est !

Ce que fut cette campagne, on le trouvera plus loin : comment l'Armée de réserve par un prodige d'audace apparut brusquement, descendant du Saint Bernard, sur les derrières de l'armée autrichienne, au moment même où Gènes venait de capituler ; comment le Premier consul entra à Milan, au milieu des acclamations d'un peuple qui depuis vingt-quatre heures seulement connaissait la présence des Français en Piémont ; comment ses premiers soins furent de réorganiser et de rétablir la Cisalpine nation libre et indépendante, en comprimant les rivalités, en arrêtant les vengeances, en proclamant qu'il ne reconnaissait pour amis véritables de la liberté que « ceux qui sauraient obéir aux lois, éteindre les haines et honorer le malheur ». Un commissaire des guerres français avait volé ; il le fit fusiller. Des généraux avaient ordonné des réquisitions à leur profit ; il leur fit rendre gorge. Il établit un gouvernement provisoire, mais ce gouvernement eut pour premier devoir de faire respecter le libre et public exercice de la religion, les propriétés de tous les citoyens indistinctement, d'être un gouvernement d'union, non

un gouvernement de parti. Puis, il pensa à combattre et ce fut à Marengo qu'il joua, gagna la partie.

Quoique la République italienne n'ait reçu son nom et sa constitution définitive que deux années plus tard, aux comices de Lyon, dès cette date du 14 juin 1800, « l'Italie est une nation libre et indépendante ». Elle l'est par Bonaparte, elle l'est par Marengo, et si jamais jour mémorable doit être célébré par un peuple, c'est bien celui où, à la voix d'un homme de génie, il a vu se lever la pierre de son tombeau.

C'est donc une mission généreuse que doit accomplir le Comité du Centenaire, mais il faut qu'il en comprenne et qu'il en sache la grandeur. Si, sur ce champ de bataille, il érigeait à nou-

veau le monument élevé par Napoléon et détruit par les Autrichiens ; si, mieux encore, il y dressait cette statue que le Peuple cisalpin avait votée à Bonaparte, et dont nous sommes heureux de donner ici le projet inédit ; s'il réunissait dans des fêtes fraternelles les descendants des généraux et des soldats illustres qui ont combattu sous les ordres du Consul ; s'il invitait, pour faire fête aux Berthier, aux Lannes, aux Suchet, aux Lecourbe, aux Loison, aux Chambarlhac, aux Boudet, aux Chabran, aux Watrin, aux Dupont, aux Moncey, aux Kellermann, aux Masséna, aux Marescot, aux Murat, aux Victor, aux Vignolles, aux Valhubert, aux Rivaud, aux Desaix, aux Duhesme, aux Dampierre, aux Gardanne, aux Champeaux — combien d'autres qu'on devrait dire ! — les neveux des Lecchi, des Mainoni, des Marliani, des Sacchi, des Goffredo, des Melzi, des artisans de la première heure de l'Italie une, des soldats qui, en Prusse, en Espagne, en Russie ont côte à côte avec nos pères combattu pour les mêmes causes et servi le grand Empereur, croit-on que la leçon serait médiocre, l'effet inutile et la manifestation sans grandeur ?

Et c'est pourquoi, devant ici la date précise, nous avons voulu au quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire de Marengo célébrer à notre mode le jour sanglant et glorieux, afin de poser des principes, et s'il est possible, d'indiquer les voies à suivre. La Science, rien de mieux, mais, pour parler de Napoléon et de Marengo, ce qu'il faut d'abord, c'est une communauté de principes, de sentiments et de foi, c'est une communion d'âmes !

LA RÉDACTION



*Monumento da erigersi in Milano alla Gloria dell' Eroe Bonaparte
decretato dal Governo della Repubblica Cisalpina dopo la Battaglia di Marengo
Al Cittadino Sommariva e Membro del Comitato di Governo*

L'Autore Gio. Antolini

MONUMENT DÉCRÉTÉ PAR LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE CISALPINE APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO POUR ÊTRE ÉRIGÉ A MILAN
A LA GLOIRE DU HÉROS BONAPARTE



Thévenin del.

PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD
(16 Mai 1800. — 26 Floréal An VIII.)

LE PASSAGE DU GRAND SAINT-BERNARD



Le 15 janvier 1800, on connaît à Paris les réponses négatives de l'Angleterre et de l'Autriche aux ouvertures de paix faites par Talleyrand. Les hostilités peuvent commencer au 1^{er} avril. Bonaparte n'a donc pas un moment à perdre. Une armée de 130,000 hommes se prépare sur le Rhin aux ordres de Moreau; une autre, de 30,000 hommes, est en Italie sous Masséna. Entre ces deux là, le Premier Consul décide d'en rassembler une troisième, qui sera son instrument à lui et qu'il maniera à son heure, à sa manière, pour terminer la guerre et, comme il dit, conquérir la paix. Il la nomme *Armée de réserve* et la destine, jusqu'à plus ample informé, à servir de réserve à l'armée du Rhin. Quant au lieu de la concentration, un simple regard sur la carte permet, sans rien préjuger, de le choisir. Ulm est la direction probable, mais Milan reste un objectif possible, puisque, ici et là, en Souabe et en Lombardie, l'Autriche fait la faute de montrer des forces à peu près égales et de s'offrir en deux masses séparées et indépendantes. Dijon, à distance égale de ces deux théâtres, est un excellent centre de ralliement; Dijon devient le foyer vers lequel convergent secrètement, dès le mois de février, les troupes tirées de Hollande, prélevées sur les garnisons de Vendée, empruntées aux dépôts de l'Armée d'Orient.

Peu à peu cependant, comme un joueur relève une à une les

cartes de son jeu, Bonaparte rassemble les données de son problème et combine les éléments de son succès. Il a les Alpes; il a ce bastion de Suisse dont une face regarde l'Allemagne et l'autre l'Italie. On peut de là déboucher au nord, sur le Danube; on peut se diriger vers le Pô et, dans les deux cas, soit que l'adversaire ait progressé jusqu'au Rhin, soit qu'il soit entré en Piémont, c'est sur ses derrières qu'on se trouve porté. Moreau ne voit pas cet avantage, ou du moins il le néglige pour sa part, lorsqu'il résiste au projet vraiment hardi et beau d'entrer en Souabe par Constance et quand il préfère à ce débouché romantique les ponts classiques de Kehl et de Strasbourg. Qu'importe d'ailleurs, et que Moreau fasse la guerre que Moreau peut faire! Bonaparte fera la sienne. D'un point de ce cercle dont il dispose, le grand cercle des Alpes déployé tout autour de l'Italie, il descendra vers le centre, se placera sur la ligne de retraite autrichienne, et, d'un seul coup foudroyant, emportera le succès qui termine tout.

Cette manœuvre cependant n'est possible qu'après des progrès notables accomplis par Moreau: Se fera-t-elle par le Tyrol et par Trente? Par le Saint-Gothard et la vallée du Tessin? Ou enfin par le Simplon? Le mieux paraît de se régler sur l'Armée du Rhin, qui est la principale, et de ne risquer en Italie l'armée de réserve que lorsque, de l'une à l'autre, la liaison sera dûment établie à travers la Suisse. Cependant, Moreau, qui diffère encore son entrée en campagne, compromet cet arrangement. L'initiative des opérations appartient à M. de Mélas, qui dès la mi-avril enferme Masséna dans la Rivière de Gènes. Pour dégager nos forces de Ligurie, c'est au plus tôt qu'il faut descendre en Lombardie. Cette fois, le parti définitif semble pris: l'Armée de réserve défilera par le Saint-Gothard. Mais le 23 avril, une lettre pressante de Masséna, bloqué dans Gènes, presque sans ressources, indique qu'il faut passer au plus court et se démasquer au plus tôt. Non seulement les jours, mais les heures sont précieuses; le passage du

Saint Gothard commence à sembler trop éloigné, on parle maintenant du Simplon. Berthier écrit de Dijon, le 26 avril, qu'on

l'alourdissement extraordinaire que cette masse éprouve quand tout ce qui roulait derrière elle cesse d'être sur roues, repose à

terre et quand c'est l'énergie humaine qui doit élever ce lest jusque par delà l'obstacle, en triomphant de l'énergie de la pesanteur.

L'armée s'échelonne sur la route de Genève à Martigny ; à Villeneuve, à Lausanne, à Vevey, à Nion, elle forme un cordon tout autour du lac et s'offre sur un demi-cercle vers lequel rayonnent de Genève, les flottilles de ravitaillement.

Villeneuve, au bout du lac, est tête d'étapes vers le Valais ; là se forme un parc de bœufs qui fournira la viande au fur et à mesure du passage ; là s'amassent les caisses de biscuit, les barriques d'eau-de-vie, les fourrages et les grains. Chaque homme y touche à la fois un jour de pain, pour le gîte de Villeneuve, et cinq jours de biscuit, pour la route jusqu'à Saint-Pierre. Saint-Pierre est le village extrême au pied du col ; une autre distribution y sera faite pour quatre jours ; le magasin de Villeneuve dirige donc vers ce point une cargaison et requiert pour ce transport tout ce que le pays possède de chars suisses et de chevaux.

Cette question de ventre une fois réglée, le soldat saura faire le reste ; l'infanterie passe partout, c'est connu, et plus cette étape montante et descendante sera pour elle extraordinaire, plus animée sera la marche, plus joyeuse l'arrivée après le tour de force accompli.

Les difficultés commencent avec la cavalerie, laquelle doit triompher de la maladresse des animaux ; mais là encore, rien d'insurmontable et rien d'inouï. Pendant les années précédentes, des détachements nombreux se sont rendus en Italie par le Grand Saint-Bernard, et la 28^e demi-brigade a encore, à l'heure qu'il est, trois compagnies casernées à l'hospice où les premiers bataillons de la colonne française les retrouveront.

Le vrai problème, l'épreuve tenue jusqu'alors pour impossible est celle du transport de l'artillerie. A grand peine on a pu l'amener jusqu'à pied d'œuvre, en requérant les chevaux de poste sur les routes de Genève à Auxonne et à Grenoble ; Marmont, installé à Saint-Pierre, essaie de l'élever jusqu'au col par trainage, selon le plan qu'il a préparé.

Des affûts-traineaux, construits à Auxonne, sont arrivés au parc de Saint-Pierre ; on démonte les canons, on les place sur ces machines, et l'on constate aussitôt que les traineaux d'Auxonne sont à voie trop large et ne peuvent passer par le sentier muletier. L'embarras serait grand si les gens du pays n'indiquaient l'expédient suivant : fendre en deux un tronc de sapin, le creuser pour y loger la pièce, façonner l'extérieur du tronc et lui donner à peu près la forme d'un sabot ou d'une barque à fond plat. On attelera les mulets à ces blocs ; les hommes porteront à bras les affûts et les munitions.

Ce procédé est essayé d'abord pour deux pièces de 4, les plus légères de toutes ; il réussit. La nuit suivante (du 15 au 16 mai) la division Lannes passe tout entière pour aller former l'avant-garde de l'armée de l'autre côté du mont. Elle part vers minuit, gravit pas à pas la montée de six heures, s'arrête et se repose au col. Les religieux de l'hospice attendaient les soldats ; ils ont dressé le long de la route des tables sur lesquelles ils servent du



Thévenin pinx.

LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD. — UNE DIVISION ARRIVE AU COUVENT
(16 Mai 1800 — 26 Floréal An VIII.)

prendra « les débouchés que les circonstances militaires rendront préférables » ; le 27, à Paris, le Premier Consul arrête son dernier choix sur le Grand Saint-Bernard. Ainsi, en peu de jours, comme l'aiguille d'une pendule tourne autour du cadran quand on la pousse avec le doigt, la pensée de Bonaparte s'est portée du Tyrol au Mont Blanc en avançant l'heure de l'action.

Moreau aussi vient d'entrer en campagne. Il accomplit ce passage du Rhin qui doit à lui seul durer plusieurs jours. En même temps, — 27 avril — l'Armée de réserve s'ébranle vers Genève ; elle part de Dijon, où elle est venue à la fin se grouper et se condenser, éparse d'abord autour de ce centre sur un diamètre d'une vingtaine de lieues. Cette armée improvisée est loin d'être prête : une partie des troupes dirigées sur elle ne l'ont pas rejointes ; celles qui la composent n'ont pas le complet de guerre. Lessouliers manquent, les munitions manquent. L'artillerie est en proportion insuffisante ; de Dijon à Genève le service des transports n'est pas organisé.

Mais le temps n'est plus aux arrangements ni aux récriminations ; ou plutôt, c'est aux Autrichiens qu'il faut s'en prendre et sur eux qu'il faut revenger, par la vigueur de l'attaque, l'insuffisance de la préparation. Par Genève et par les Rousses, l'armée de réserve débouche sur le lac. C'est là son vrai rassemblement ; on la passe en revue, on la complète du nécessaire, et tout cela, qui est le terme d'une rapide et précaire organisation, est aussi l'acte préliminaire du coup hasardeux qu'on va tenter.

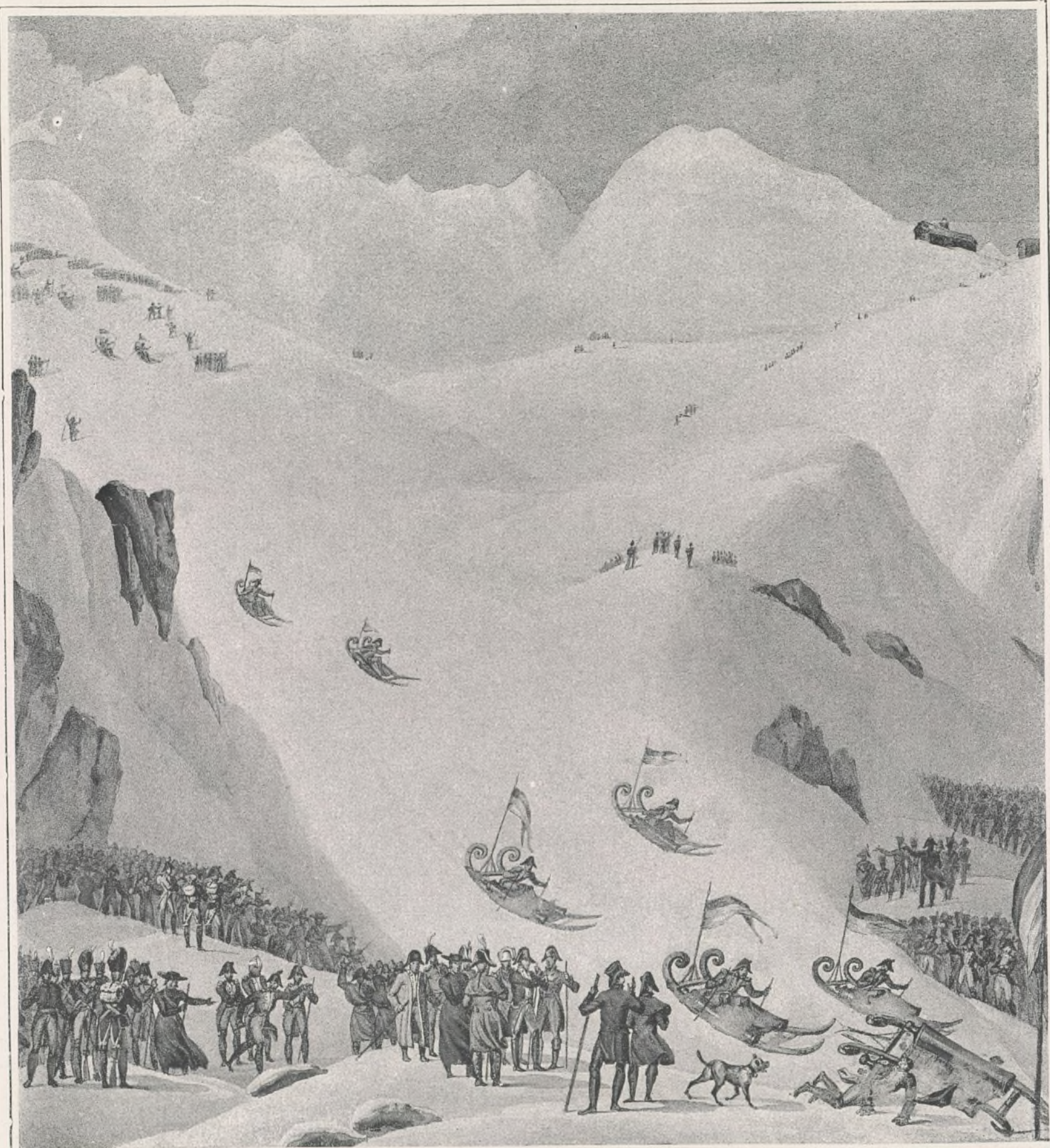
C'est dans la Correspondance de Napoléon qu'il faut aller chercher ces détails pour opposer, dans un seul homme, la hardiesse sans exemple de l'entreprise et la minutieuse prudence de l'exécution. C'est là qu'il faut peser non seulement les difficultés organiques qui s'opposent à la motion d'une armée, mais

vin, du pain de seigle et du fromage. De là le sentier descend vers Saint-Rémy, l'on en chasse un poste autrichien armé d'un canon, puis, vers Etroubles, où il y a encore des coups de fusil. Le 17, à onze heures du matin, on entre dans Aoste terrifiée et barricadée. Il faut y marquer un temps d'arrêt, pour rassembler toute l'avant-garde et surtout pour attendre l'artillerie.

Les deux pièces parties le 15 arrivent à bon port ; puis quatre canons entrés dans la vallée par un autre chemin, celui du Petit Saint-Bernard, et qui marchent avec un corps d'aile commandé par le général Chabran. Un obusier et une pièce de 8 quittent Saint-Pierre le 16 au soir : Ces gros calibres, comme des personnages, ont leur escorte d'infanterie ; un piquet de sapeurs va devant pour leur ouvrir le chemin. Ils arriveront à Etroubles le 18 seulement pour être remis sur roues et s'en aller vers Aoste compléter ce minimum d'artillerie faute duquel Lannes demeure immobilisé.

Et cependant la montée générale se poursuit le long du Rhône et dans cette vallée de la Dranse que Coignet appelle « la vallée de l'enfer ». C'est maintenant la brigade de cavalerie Rivaud, deuxième élément de l'avant-garde, qui est à la tête du mouvement et qui attend son heure de passage dans les bivouacs de Saint-Pierre. Un ordre de Berthier se plaint des dégâts qu'elle y a commis : les fourrages gâchés par elle auraient suffi à l'armée entière. Mais, dès le matin du 17, elle est hors des vues, elle échappe à la justice : elle monte à la file indienne, chaque homme mar-

chant à la droite du cheval, du côté du précipice. Sur ses traces, défile dans la même matinée l'infanterie du général Boudet. Loi-



Thévenin, pinx.

LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD. — LA DESCENTE
(19 Mai 1800 — 29 Floréal An VIII.)

son vient derrière. Chambarlhac et Monnier sont bien plus loin ; ils n'arrivent encore qu'à Saint-Maurice et Villeneuve. Le gros de



Toussay pinx.

L'ARMÉE S'ENGAGE DANS LE DÉFILÉ D'ALBAREDO
(23 Mai 1800 — 3 Prairial An VIII.)

la cavalerie devrait suivre Loison, mais ces six régiments sont demeurés à Martigny, où le Premier Consul, logé depuis la veille

sage des divisions Chambarlhac et Monnier. « Les mulets sont bons, mais les hommes sont meilleurs. » Les hommes voient, jugent et comprennent; les hommes ne laissent pas leur charge en route; contre toute fatigue et tout revers, ils ont l'honneur.

Le Premier Consul se conforme à cet avis; d'après son ordre, ce seront les grenadiers des deux divisions qui traineront jusqu'au revers du mont leurs douze pièces de canon. Il les regarde un instant faire leur affaire et puis, content d'eux, va à la sienne. Le 20, il franchit le col et, ce même jour, couche à Etroubles. Le lendemain, il est à Aoste, où résonne l'écho du canon en batterie devant le *vilain castel*. Seule, l'infanterie de Lannes a évité l'obstacle par un chemin de détour; mais ce n'est là qu'une piste muletière où Berthier hésite à risquer la cavalerie et où Marmont refuse d'engager l'artillerie, trop malmenée déjà sur les pentes du Saint-Bernard. On mitraille le fort, qui répond; on enlève de vive force le 22 mai, la petite ville de Bard, dont on brise les ponts-levis. Le passage est grand ouvert, mais sous le feu plongeant de l'ouvrage. On essaie la nuit suivante de pousser à bras, le long de cette rue une pièce de 4 et un obusier. Résultat: un mort, neuf blessés; on ramène à grand peine les deux canons. Bonaparte, qui survient à son tour, éprouve tout le désagrément de la situation: « Là, dit Coignet, le Consul prit bien des prises tabac et eut fort à faire, avec son grand génie. » Il monte sur une roche plate à gauche du



Denon d'après.

NAPOLÉON EXAMINE LE FORT DE BARD
(23 Mai 1800 — 3 Prairial An VII.)

dans la maison des Bernardins, vient de les arrêter d'un mot.

Le Premier Consul, plus silencieux qu'un moine dans ce monastère, éprouve en ce moment quelques ennuis. Il a reçu de Lannes ce rapport: Un certain fort de Bard, qu'on tenait pour peu de chose, arrête aujourd'hui l'avant-garde dans sa marche d'Aoste sur Ivree. Sans doute, on emportera bien vite ce *vilain castel*; mais qu'il y ait là un retard et un mécompte, et qu'il convienne de retenir la cavalerie jusqu'au reçu de meilleures nouvelles, c'est ce que Bonaparte accorde aux alarmes de Berthier.

Marmont, de son côté, expose ses propres déboires. Tant bien que mal, il a mis sur le versant italien l'artillerie de la division Boudet. Mais 200 mulets et tous les hommes de Saint-Pierre ont été employés à ce transport. Les paysans exténués refusent de recommencer le voyage; la prime de mille francs, qu'on offre pour un seul canon rendu de Saint-Pierre à Etroubles, ne les tente plus. Les mulets ne sont pas revenus: beaucoup sont morts de faim; Lannes a gardé les autres. Peut-être en trouverait-on dans la basse vallée de la Dranse; mais les paysans les cachent; les muletiers eux-mêmes se dérobent; ils exigent, avec la paye et les rations, une paire de souliers...

Un seul moyen reste loisible, celui d'employer les soldats eux-mêmes à tirer leurs canons. Ceux de la 58^e viennent de s'y prêter, non sans quelque résistance; on essaya de leur offrir de l'argent, mais ils répondirent qu'ils préféraient l'honneur, et sur ce mot là, gaîment, par plaisir, les uns les autres, s'attelèrent aux troncs et prirent sur leurs épaules les affûts et les caisses à munitions.

Cette ressource est celle que Marmont conseille pour le pas-

fort, installe deux canons, loge des tirailleurs dans les moindres anfractuosités; rien de cela ne réduit les défenseurs. Alors Marmont reprend à la nuit close l'expérience avortée de la nuit précédente. La route étant jonchée de fumier, les roues entourées de paille, on pousse en silence six canons et six caissons. L'épaisseur de la nuit et le bruit d'un orage aident à l'entreprise et la font s'achever sans accidents. Dès lors la possibilité du passage étant démontrée, l'artillerie se faufile chaque nuit par petites fractions; elle rejoindra l'armée qui descend davantage, en laissant derrière elle le fort de Bard étroitement bloqué. Au débouché d'Ivree, le 26 mai, deux divisions esquissent vers Turin un mouvement qui donne lieu à la bataille de Chiusella; mais derrière ce rideau, le vrai défilé de l'armée se fait à gauche et vers Milan. Tant pis pour Masséna, qui capitulera honorablement le 2 juin: mais Bonaparte veut affirmer le succès de sa manœuvre et prendre ostensiblement position sur les derrières de l'armée autrichienne. D'ailleurs Moncey descend du Saint-Gothard avec les troupes détachées de l'armée du Rhin. Se joindre à lui en Lombardie, c'est consommer le projet dans les termes mêmes où il avait été conçu; c'est prendre avec l'Armée du Rhin une correspondance naturelle, le long de la vallée du Rhin; enfin, c'est exécuter en artiste l'opération à laquelle Napoléon se plaira toujours, le changement de ligne de communication. Tous ces avantages étant affirmés ensemble par la seule marche sur Milan, il s'arrête peu de jours dans la capitale, franchit le Pô et, marchant au devant de Mélas, lui porte cette bataille qui, au hasard du destin et au vent de la gloire, tombera peu de jours après sur le terrain de Marengo.

ART ROË.



MARENGO

14 JUIN 1800 — 25 PRAIRIAL, AN VIII

Récit de JOSEPH PETIT, grenadier à cheval de la Garde



GRENADIER À CHEVAL DE LA GARDE

La Garde des Consuls a fait ses débuts à Marengo : c'est de la journée du 14 juin 1800 que date cette réputation si justement méritée qui, durant quinze années, a fait, de la Garde, l'orgueil de la France et la terreur de ses ennemis. Les Grenadiers à pied ont, en plaine, tels qu'une citadelle vivante, arrêté trois heures l'effort entier des Autrichiens et donné à Desaix le temps d'accourir. Les Grenadiers à cheval ont prononcé, au moment de l'immortelle charge de Kellermann, une poussée parallèle qui a décidé la journée. Or, l'on peut dire que rien ne semblait justifier la confiance que le Premier Consul paraissait mettre dans la Garde ; des Grenadiers à pied, une partie, la plus nombreuse peut-être, provenait de cette Garde des Conseils, antérieurement Garde de la Convention, Grenadiers-gendarmes près la Représentation nationale qui, depuis 1789, assistait à toutes les folies, protégeait tous les crimes, applaudissait à toutes les fureurs d'assemblées en délire ; le jour du Jeu de Paume, la Garde de la Prévôté de l'Hôtel ayant trahi le Roi pour M. Bailly et pris ordres de celui-ci au lieu de ceux du Grand prévôt, était devenue « le rempart de la démocratie » et avait ainsi mérité d'être le seul corps de la Maison du Roi qui survécût à la Royauté. Echangeant ainsi son service de Cour pour un office moins glorieux encore, elle n'avait qu'un trait de temps paru en Vendée, où elle avait été loin de se signaler. Puis elle s'était hâtée de revenir à son poste peu dangereux pour protéger les pères conscrits et au besoin les proscrire, ainsi qu'elle avait fait au 18 Fructidor et au 18 Brumaire.

Pour les Grenadiers à cheval, s'ils avaient de moins lointaines et de moins illustres origines, ils n'avaient, comme corps, pas plus de faits d'armes à leur actif. Créés par la Constitution de l'an III, à l'état de Garde du Directoire, ils formaient au début deux compagnies au complet de cinquante et un hommes, officiers compris, et leur rôle consistait à escorter par la ville les citoyens membres du Directoire exécutif et à monter des gardes à pied et à cheval aux portes du Luxembourg. Au 18 Brumaire, ils s'étaient d'eux-mêmes ralliés à Bonaparte, qui, d'abord, avait simplement changé leur titre et les avait

appelés Garde à cheval des Consuls, mais qui bientôt avait augmenté leur personnel en leur adjoignant une compagnie de cavalerie légère formée d'anciens guides, puis en portant leur corps à deux escadrons chacun de deux compagnies, la compagnie au complet de cent dix-sept hommes.

Ainsi avait-il constitué un régiment d'élite où avaient sollicité de prendre rang les Guides, revenus avec lui d'Egypte, dont la taille excédait celle des Chasseurs, et les anciens Guides d'Italie qui n'avaient pu s'embarquer. La Garde à cheval, complétée par une compagnie de canonniers, avait reçu un état-major d'extrême confiance dont le chef, le citoyen Bessières, avait, depuis l'Italie, assumé la protection du général en chef. Durant la campagne de Marengo, ce fut Bessières qui, en vertu d'un ordre donné à Yvrée le 9 prairial, prit le commandement des troupes d'infanterie, cavalerie et artillerie de la Garde des Consuls. Par suite, c'est à lui qu'il convient d'attribuer une part majeure dans la gloire acquise par le corps auquel son nom restera constamment attaché.

Mais il ne faut pas oublier les hommes d'élite qu'il commandait et dont beaucoup sont arrivés aux plus hauts grades. Bessières avait sous ses ordres directs, comme commandants de la cavalerie, deux chefs d'escadron : l'un, Antoine Oulié, son ancien camarade de la Légion des Pyrénées, soldat depuis vingt ans (il s'était engagé en 1780, dans Royal-Champagne), qui, en 1804, devint chef de la 18^e légion de Gendarmerie et fut retraité maréchal de camp le 26 octobre 1814 ; l'autre, Fulgence Herbault, aussi vieux soldat, qui, nommé colonel du 4^e Cuirassiers en 1802, mourut de ses fatigues de guerre à Bayreuth, le 12 mai 1808. Le capitaine adjudant-major est Dahlmann, l'héroïque Dahlmann, fils de soldat, enfant de troupe au régiment Dauphin-Cavalerie, admis à la solde à l'âge de huit ans, qui, depuis 1796, est aux Guides, sous-lieutenant en 97, lieutenant après Salheyeh en 98, capitaine après Aboukir. Plus tard, il repassera aux Chasseurs dont, après Austerlitz, Morland tué, il deviendra colonel en second. Il fut général de brigade à Iéna et, à Eylau, frappé à la hanche d'un coup de biscaïen, il tomba glorieusement. L'Empereur fit son fils baron avec 4,000 livres de dotation et donna une pension de 6,000 francs à sa veuve.

L'espace manque pour raconter ces hommes, et l'on ne peut que les énumérer. Les capitaines s'appellent Herbault, Perrot, Guilotin, Montrois, Barbanègre, Bourdon ; les lieutenants en premier, Segauville, Collin, Holdrinet, Rossignol ; les lieutenants en second et les sous-lieutenants : Feyt, Meyssier, Gambet, Cler, Lajoie, Lahuberdère, Ligier, Croissier : noms inconnus et qui devraient être illustres, noms de paysans et d'ouvriers de France, en qui fleurit la langue bénie des ancêtres, en qui s'épanouit l'âme de la nation. Certains surnagent seuls, apparaissent, prennent place en une ligne d'histoire, les autres se sont effacés de la mémoire des hommes, quoique chacun d'eux doive rappeler une épopée, écrite à la pointe et au tranchant du sabre. Qu'importe ! Leur nom a péri, mais l'épopée reste !

F. M.



Dès le matin du 24 prairial, l'armée quitta sa position du camp de Tortone pour marcher vers Alexandrie. L'avant-garde fit halte à San Juliano en attendant l'armée. C'était un hameau de trois fermes à une lieue de Tortone et à l'entrée de la plaine de Marengo. Le Premier Consul et les mille hommes de sa garde, le quartier général de l'armée et son énorme suite s'entassèrent dans cet endroit qui servit le lendemain à placer l'ambulance.

Aussitôt que l'armée fut arrivée, on s'avança dans la plaine en ordre de bataille. On trouva l'ennemi au pont de la Bormida d'où l'on essaya faiblement de le déloger. Nos dispositions annonçaient assez que nous offrions la bataille, mais, soit que Mélas attendit encore des troupes de Gènes, soit qu'il ne fût pas assez instruit de nos forces et de nos moyens, il la refusa.

Le Consul, avec sa garde à cheval et une pièce d'artillerie

Le jour commençait à disparaître et nous étions à cheval depuis qu'il avait commencé à poindre. En outre, nous avions été mouillés jusqu'aux os, car aucun de nous, pas même le Consul, n'avait mis son manteau. Nous fûmes obligés de mettre pied à terre pour ranimer nos membres engourdis par le froid et par l'humidité.

Quelques chasseurs apportèrent trois ou quatre fagots pour sécher le Consul et nos augustes chefs. Quelle singularité piquante de voir se serrer autour d'un misérable feu, au milieu d'une plaine et dans la boue jusqu'à la cheville, le premier magistrat des Français, entouré de l'élite des généraux qui, un mois auparavant, se promenaient au milieu du palais national des Tuileries !

On amena plusieurs déserteurs, des prisonniers, et entre autres un officier de la légion de Bussy portant la croix de Saint-Louis.

Bonaparte les questionna tous avec beaucoup d'intérêt. Rien ne peut dépeindre leur surprise lorsqu'on leur disait : Celui à qui vous venez de parler, qui a cette redingote, c'est Bonaparte.

Nous vinmes coucher à San Juliano. Il était onze heures du soir. On s'endormit profondément, sans s'inquiéter du lendemain.

Le jour du 25 prairial commençait à peine à paraître, lorsque quelques coups de canon tirés à l'avant-garde nous arrachèrent des bras du sommeil. On fut prêt en un clin-d'œil, et notre déjeuner fut aussi prompt que le souper de la veille.

Mon poste était auprès du Consul, et j'avais la passion d'apprendre et de voir. Aussi puis-je assurer que j'ai fidèlement retenu ce que j'ai vu.

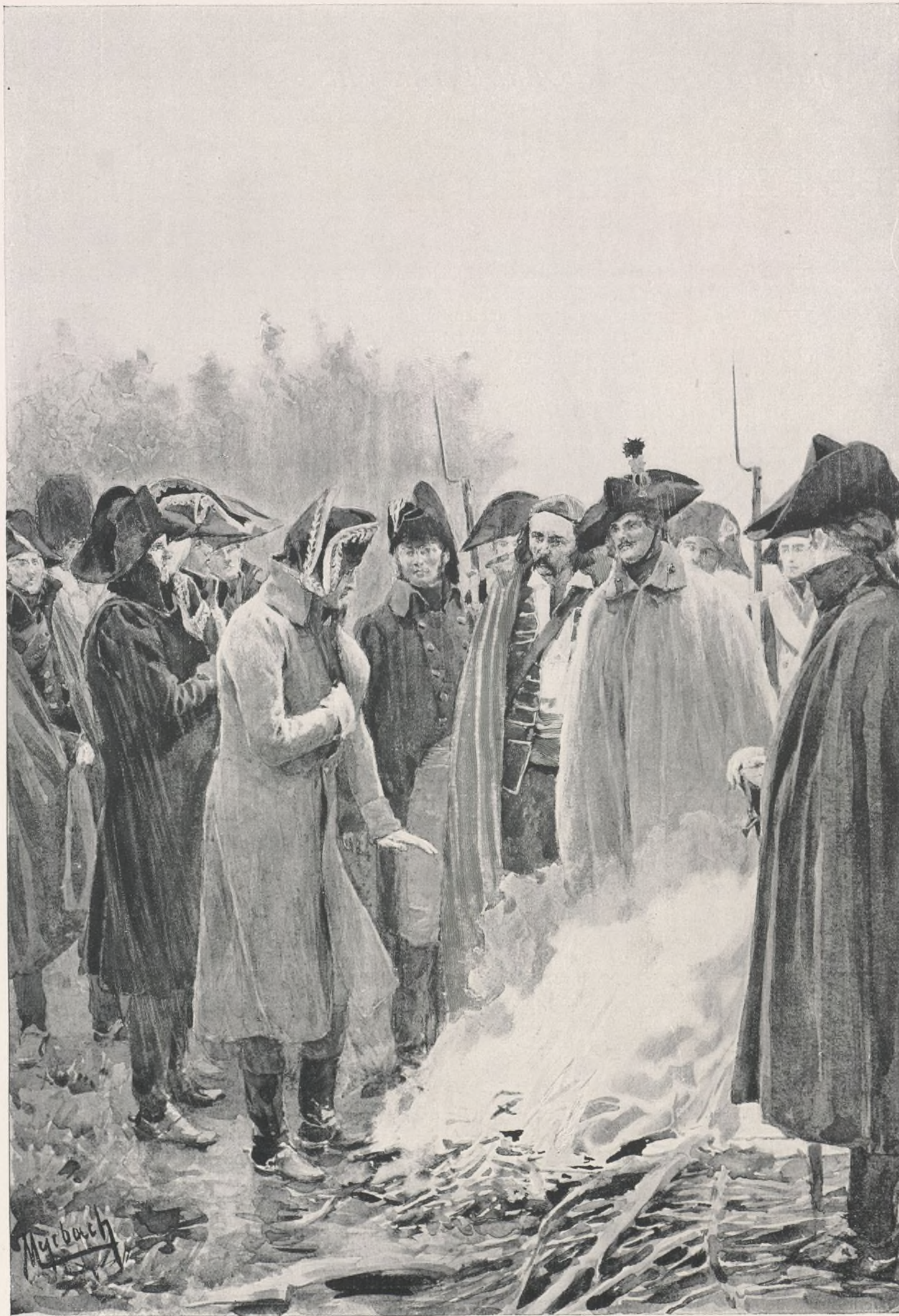
A huit heures, l'ennemi n'avait pas encore développé beaucoup de vigueur. Il tâtonnait les endroits faibles et faisait ses dispositions en conséquence. L'on ne fut véritablement instruit au quartier général de ses intentions que sur la fin de la matinée.

Berthier s'était transporté sur le champ de bataille. Dès le matin, les aides de camp, se succédant les uns aux autres, avertissaient le Consul des progrès de l'ennemi. Les blessés commençaient à arriver disant que l'Autrichien était en forces. Les militaires qui ont fait quelques campagnes savent que les Autrichiens, s'ils n'ont pas la fougue française, conservent du moins beaucoup de persévérance.

D'après ces renseignements, le Consul monta à cheval à onze heures et se porta rapidement sur le champ de bataille. Le canon et la mousqueterie s'animant de plus en plus, se rapprochaient de nous.

Un très grand nombre de blessés, tant de la cavalerie que de l'infanterie, conduits et portés par leurs camarades, rétrogradaient d'une manière effrayante. La ligne des ennemis prenait une si grande étendue qu'elle tenait plus de deux lieues. La Bormida, en effet, quoique rapide et profonde, est néanmoins guéable

en plusieurs endroits. Les ennemis marquaient vers le pont un acharnement incroyable, mais le point principal de l'action était sur San Stefano. De cet endroit, ils pouvaient gagner Voghera



LE FEU DU CONSUL

légère, côtoya Marengo. Nous le vîmes, à quarante pas de nous, traverser la plaine, examiner attentivement le terrain, méditer profondément et donner des ordres.

avant nous et nous couper toute retraite. Aussi tous leurs efforts se dirigèrent-ils sur cette partie qui était la plus faible.

A midi, il n'y eut plus de doute que nous n'eussions à faire à toutes les forces des Autrichiens et qu'ils n'acceptassent à cette heure le combat refusé la veille.

Des ordres furent donnés aux troupes disponibles qui étaient sur les derrières d'arriver promptement; mais le corps que commandait Desaix était encore fort loin; l'aile gauche, sous les ordres de Victor, commençait à plier; j'apercevais beaucoup d'infanterie se retirant en désordre et notre cavalerie vivement repoussée.

Le feu se rapprochait; au centre, un roulement épouvantable se fit entendre et cessa tout à coup sur la Bormida. J'étais dans une anxiété inexprimable, et néanmoins j'osais me flatter que nos troupes avançaient; mais, au contraire, je vis à l'instant des soldats revenir en toute hâte, rapportant les blessés sur leurs épaules.

A l'aile droite, je vois l'ennemi qui gagnait insensiblement sur nous.

Bonaparte se porte en avant, exhorte à la fermeté, au courage, les corps et les soldats qu'il rencontre; sa présence ranime la confiance. Plus d'un soldat préfère mourir en soutenant la retraite, à le rendre témoin de sa fuite. Dès ce moment, sa Garde à cheval ne reste plus, comme auparavant, auprès de sa personne, mais sans être beaucoup éloignée de lui, elle prend une part active au combat.

Une nuée de cavalerie ennemie débouche rapidement dans la plaine et se forme en bataille devant nous, masquant plusieurs pièces d'artillerie légère qui ne tardent pas à gronder sur nos rangs.

Le général Berthier, qui examinait de près les mouvements de cette colonne, fut chargé vivement par plusieurs cavaliers. Murat, à la tête des dragons, les prit en flanc, protégea la retraite de notre infanterie et empêcha que la droite de Victor ne fût compromise.

Pendant que nous étions ainsi sous le feu des canons autrichiens, je vis un trait dont tout homme sensible eût été ému. Un brigadier des Grenadiers à cheval avait un petit chien qui, depuis Paris, s'était obstinément attaché à sa fortune. Ce petit chien suivait pas à pas son maître, qui, de son côté, le regardait souvent pour lui sourire. Un boulet, rasant la terre, passe dans l'escadron, n'attrape personne, mais coupe deux pattes au pauvre petit chien qui expire en fixant son maître. Celui-ci déplore sa perte et se prépare à le venger, lorsqu'un second boulet

l'atteint lui-même et le renverse à côté de son fidèle compagnon.

Au moment où Murat rentre de sa charge, les Grenadiers à pied de la Garde consulaire arrivent, tels qu'à la parade. Ils défilent avec ordre et marchent d'un pas rapide à l'ennemi qu'ils rencontrent à cent pas de notre front. Sans artillerie, sans cavalerie, au nombre de cinq cents seulement, ils ont à soutenir le choc impétueux et terrible d'une armée victorieuse. Mais sans faire attention à leur petit nombre, ils avancent encore! Tout cède sur leur passage. Le premier boulet qu'ils reçoivent emporte trois grenadiers et un fourrier en serre-file. Chargés trois fois par la cavalerie, fusillés par l'infanterie à cinquante pas, ils entourent leur drapeau et leurs blessés en bataillon carré, épuisent leurs cartouches, se hâtent lentement et avec ordre, et rejoignent notre arrière-garde étonnée.

Brabant, grenadier à pied, homme d'un courage et d'une force peu ordinaires, qui avait servi précédemment dans l'artillerie, trouve une pièce de quatre abandonnée; il la relève seul, la charge et la tire pendant près d'une heure. Le citoyen Léon Aune, l'ancien sergent des grenadiers dans la fameuse 32^e demi-brigade, celui auquel le Premier Consul avait écrit, lors de son avènement au Consulat, une lettre si célèbre était — comme il l'est encore — porte-drapeau du bataillon des Grenadiers. Il a les basques de son habit coupées par un boulet, ses vêtements et son drapeau sont percés de plusieurs balles, sans qu'il reçoive lui-même la plus légère égratignure. Toujours devant le front de son bataillon, il se précipite sur l'ennemi, sa lance en avant, et donne ainsi l'impulsion généreuse à ses camarades empressés de suivre ses pas.

Malgré tant d'efforts, on battait en retraite de toutes parts, le centre fléchissait, l'ennemi dépassait et tournait nos ailes. A l'aile droite surtout, il paraissait avoir un succès marqué. Vers l'aile gauche, il pouvait nous prévenir au quartier général. La garnison de Tortone découvrant notre déroute, venait de faire une sortie. De tous côtés nous étions enfoncés.

Le Consul, toujours au centre, encourageait le reste des braves qui défendaient la route, et le défilé qu'elle traversait, fermé d'un côté par un bois, et de l'autre par des vignes très élevées et touffues. Le village de Marengo flanquait à gauche cet endroit si cruellement mémorable.

Que de sang fut versé en ce lieu! que de braves gens y périrent! Le courage indomptable avait sans cesse à lutter contre le nombre toujours croissant d'ennemis acharnés. Notre artillerie, en partie démontée ou prise, avait peu de munitions. Trente pièces de canon, activement servies foudroyaient, coupaient en deux les

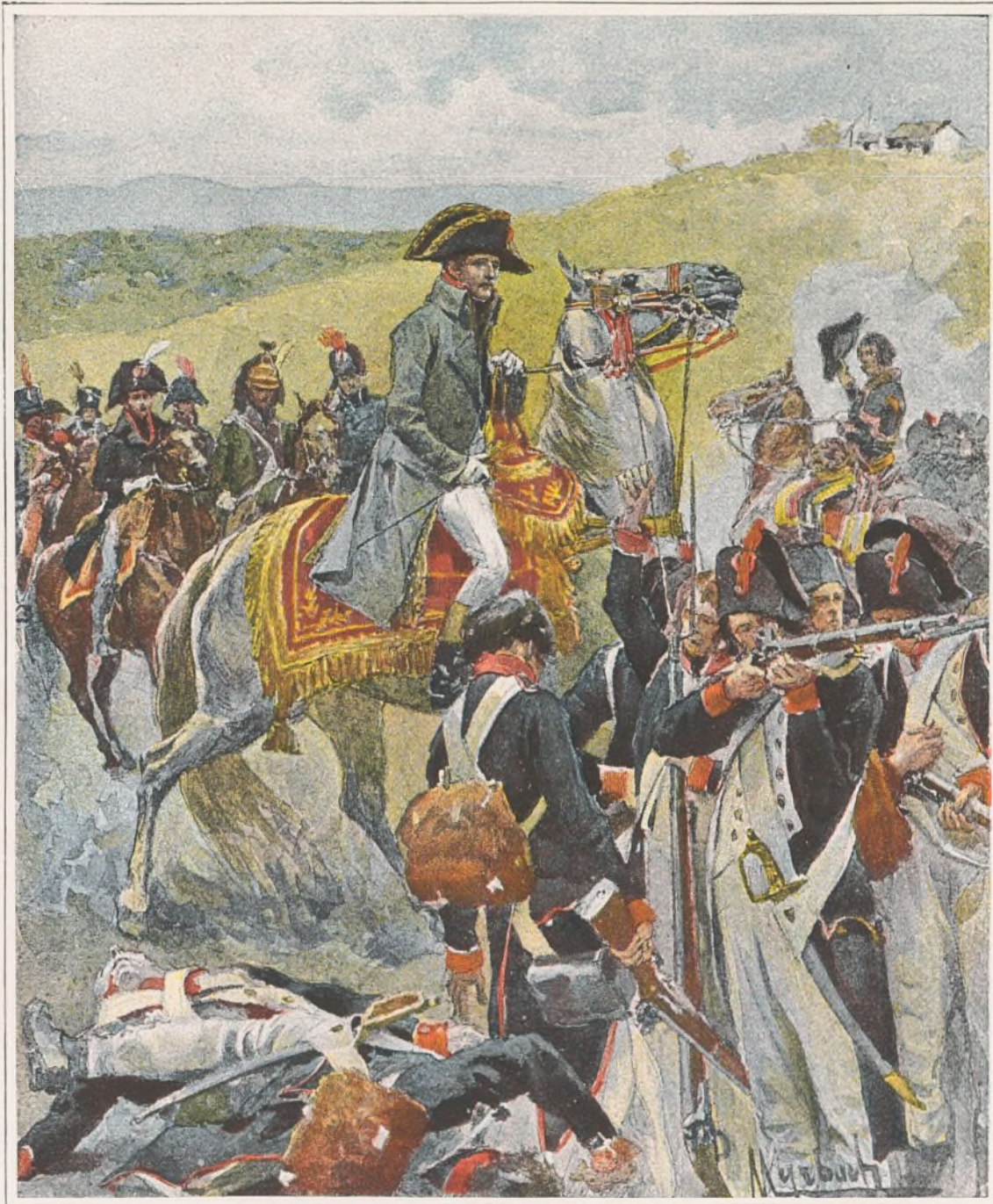
hommes et les arbres, dont les branches, dans leur chute, écrasaient encore les malheureux qui n'étaient que blessés.

Enfin, à quatre heures après midi, je ne crains pas d'affirmer que dans un rayon de deux lieues au plus, il ne restait pas six mille hommes d'infanterie présents à leurs drapeaux, mille chevaux et six pièces de canon en état de faire feu. Que l'on ne m'accuse pas d'exagérer en présentant une si prodigieuse défection dont les causes sont bien faciles à connaître. Un tiers de l'armée était hors de combat. Le défaut de voitures pour le transport des blessés avait fait que plus d'un autre tiers de l'armée était employé à ce pénible service, qui pouvait même servir de prétexte plausible à plusieurs pour s'éloigner à contre-temps de leurs corps respectifs. La faim, la soif, la fatigue avaient forcé un grand nombre d'officiers de s'absenter, et l'on sait ce que produit l'absence des chefs. Les tirailleurs, pour la plupart, avaient perdu la direction de leurs corps; enfin, ce qui restait de l'armée, occupé à défendre vigoureusement le défilé dont j'ai déjà parlé, ne songeait nullement à ce qui se passait derrière.

Dans ce moment affreux où les morts et les mourants couvraient le sol, le Consul bravait la mort, au milieu des



boulets qui enlevaient la terre dans les jambes de son cheval, au milieu de tous les combattants qui tombaient autour de lui à



LE CONSUL AU MILIEU DU FEU

chaque instant. Il donnait des ordres avec son sang-froid ordinaire et voyait approcher l'orage sans paraître le craindre.

Tous ceux qui l'apercevaient, oubliant le danger qui les menaçait eux-mêmes, disaient : « S'il allait être tué ! Pourquoi ne se retire-t-il pas ? » On dit même que le général Berthier *l'en pria*. J'eus la curiosité d'écouter attentivement sa voix, d'examiner les traits de son visage. L'homme le plus courageux, l'homme aussi amant que lui de la gloire pouvait bien être ému sans qu'on pût lui en faire un crime. Mais non ! le Bonaparte d'Arcole et d'Aboukir n'avait pas changé dans ce moment de fortune incertaine.

Celui qui, dans ces circonstances terribles pour l'armée française aurait dit : « Dans deux heures, nous gagnerons la bataille ; nous prendrons dix mille prisonniers, des généraux, quinze drapeaux, quarante bouches à feu ; notre ennemi nous livrera onze places fortes, enfin tout le territoire de la belle Italie ; dans deux heures il défilera honteusement dans nos rangs ; un armistice suspendra le fléau de la guerre et amènera peut-être la paix dans notre patrie, » celui-là aurait paru vouloir, par ses folles espérances, insulter à notre situation désespérée. Pourtant tant de prodiges n'ont pas demandé, pour s'accomplir, plus de deux heures.

L'ennemi, ne pouvant forcer le défilé sur lequel s'était reployée la plus grande partie de nos troupes combattantes, avait établi une ligne formidable d'artillerie, sous la protection de laquelle il jetait son infanterie dans les vignes et dans le bois. Sa cavalerie, rangée en bataille, n'attendait que le moment de nous en voir chassés pour se précipiter sur nos rangs épars. Si ce dernier malheur nous était arrivé, tout était perdu sans ressources, le Consul aurait été pris ou tué, nous nous serions plutôt fait hacher que de lui survivre.

Mais l'heure de la victoire avait sonné. Fidèle à Bonaparte, elle vient enfin planer

sur nos têtes et nous servir de guides. Déjà les divisions de Monnier et de Desaix commencent à paraître. Malgré dix lieues d'une marche forcée, elles arrivent au pas de course ; elles oublient leurs besoins et ne sont pressées que de la soif de nous venger. L'affluence des fuyards et des blessés qu'ils rencontrent aurait pu attiédir leur courage, mais les yeux fixés sur Desaix, ils ne savent avec lui que braver les dangers et voler à la gloire. Avec eux, les Grenadiers à pied revenaient couverts de gloire et menaçant de leurs terribles baïonnettes ceux qui naguère les bravaient, comme les soldats de la légion de Bussy qui, ayant ramassé les bonnets des grenadiers morts ou blessés nous les montraient en les faisant tourner sur leurs sabres. Du plus loin que nous apercevons ces renforts, l'espérance et la joie entrent dans nos cœurs.

L'ennemi, harassé, fatigué de ses propres succès, qui lui coûtaient cher, était toujours arrêté par nos braves qui, sans connaître encore le secours qui nous arrivait, étaient résolus de périr dans ces nouvelles Thermopyles plutôt que de rétrograder.

Le général Mélas, trouvant donc trop d'obstacles au centre, crut en étendant ses ailes nous cerner et nous couper entièrement. Il y porta ses forces, s'imaginant avoir assez masqué son mouvement et pouvoir nous contenir par son artillerie seule.

C'est ainsi que, ne pouvant découvrir ce qui se passait de notre côté et ignorant les renforts qui venaient de nous arriver, il se préparait un revers inévitable.

En effet, Bonaparte, toujours placé au poste de l'honneur et à qui rien n'échappait, saisit l'occasion ; ses ordres volent de toutes parts. Aussitôt que le premier bataillon de la division Desaix eut atteint la hauteur, il se forma en colonne serrée. Chacun garda sa distance, chacun reçut ses instructions. Le Consul, le général en chef, les généraux, les officiers de l'état-major parcoururent les rangs et partout inspirèrent la confiance qui précède et enfante les grands succès. Cette opération dura une heure qui fut terrible à passer, car l'artillerie autrichienne nous foudroyait ; chaque volée emportait des rangs entiers. Les boulets, les obus ricochaient sur nous, emportant avec eux hommes et chevaux. On recevait la mort sans bouger et l'on serrait le rang sur les cadavres de ses camarades. Cette artillerie foudroyante atteignait même la cavalerie qui se ralliait derrière nous, ainsi qu'une grande quantité de fantassins des différents corps qui, encouragés par la division Desaix qu'ils avaient vu passer, accouraient de nouveau sur le champ d'honneur.

Tout est prévu, tout



est calculé; les bataillons bouillonnent d'impatience; le tambour, l'œil fixé sur la canne de son major, attend le signal; le trompette, le bras levé, prépare son haleine; le signal est donné, le terrible pas de charge se fait entendre, tous les corps s'ébranlent à la fois; la fougue française, telle qu'un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage : en un clin d'œil le défilé est

franchi, partout l'ennemi est culbuté; mourants, blessés, morts sont foulés aux pieds.

Chaque chef, parvenu sur le revers du défilé et prêt à entrer dans la plaine, fait ranger sa division en bataille. Alors notre ligne présente un front formidable. A mesure que les pièces d'artillerie arrivent, elles sont mises en batterie et vomissent la mort



BONAPARTE PARCOURT LES RANGS

à bout portant sur les ennemis épouvantés. Ils reculent : leur immense cavalerie charge en masse avec furie, mais la mousqueterie, la mitraille, la baïonnette l'arrêtent court; un de leurs caissons saute en l'air; l'effroi redouble. Le désordre naissant se cache dans la fumée; nos cris de victoire augmentent leur terreur; enfin tout s'ébranle, tout ploie, tout fuit.

Alors, la cavalerie française se précipite dans la plaine, et par son audace supplée à son petit nombre. Elle marche à l'ennemi sans crainte d'être entamée. A droite, Desaix saute les fossés, franchit les haies, culbute, foule, écrase tout ce qui se trouve à

son passage. A gauche, Victor rivalise en vitesse, emporte Marengo et vole vers la Bormida.

Le centre, avec moins de force, et la cavalerie, sous les ordres de Murat, s'avancent majestueusement dans la plaine, toujours à demi-portée de canon. Murat inquiète le centre de l'ennemi, précipite et suit son mouvement, tient en échec un corps énorme de cavalerie qui ne peut manœuvrer que sous le feu de trois pièces de huit et d'un obusier. Cette cavalerie, notre infanterie est prête à la tourner, ayant moins de distance à parcourir pour arriver au pont et lui couper à son tour ce point principal de sa retraite.

L'intrépide Desaix ayant obliqué vivement à droite sur San Stefano, coupe entièrement l'aile gauche autrichienne, et dans le même

l'autre côté. Le moment décisif arrivait. Le chef de brigade Bessières, plein de l'ardeur qui nous animait tous, nous parle en



DESAIX ENTRE EN LIGNE

moment, Kellermann fils, avec huit cents chevaux réunis de plusieurs régiments, fait mettre bas les armes à six mille grenadiers hongrois; le général Zach, chef de l'état-major, est pris par un cavalier du 2^e régiment.

C'est alors, c'est dans le moment de son triomphe, c'est après avoir sauvé l'armée et peut-être sa patrie, que l'ami et le modèle des braves, que Desaix est atteint du coup mortel. Le moment où je le vis passer devant le Premier Consul à la tête de sa phalange, sera toujours gravé dans ma mémoire. Comme son extérieur simple était majestueux dans cette circonstance! Comme ses soldats étaient encouragés, enchantés de se voir commandés par lui. Il était monté sur un cheval que lui avait prêté le chef de brigade Bessières. Il était vêtu tout en bleu, sans aucune broderie, il portait son chapeau sans plumes, sans galon, et des bottes à l'écuyère. Je me rappellerai toute ma vie les impressions pénibles que je ressentis lorsque que je m'en allai le lendemain de la bataille au quartier général et que je vis la voiture où était déposé son corps enveloppé d'un drap et couvert de son manteau. On le conduisait à Milan. J'avais beau me le figurer comme quelques heures auparavant, commandant l'incomparable 9^e demi-brigade qui fit de si belles manœuvres sous le feu le plus terrible, mes yeux mouillés de larmes étaient toujours ramenés sur son corps sanglant et inanimé.

La nuit approchait; les troupes de l'ennemi en désordre s'amoncelaient les unes sur les autres vers le centre, ils se culbutaient sur le pont dans la rivière; l'artillerie, qu'ils avaient retirée dès le commencement de notre avantage, de peur que, étant prise elle ne fût dirigée contre eux, leur était, dans la circonstance, plus nuisible qu'utile, car elle interceptait le passage. Murat, sentant l'importance de précipiter leur retraite et d'augmenter leur confusion, nous fit avancer au grand trot, et déjà nous dépassions une partie de leur infanterie qui, n'ayant pas d'aussi bonnes jambes que nos chevaux, ne pouvait manquer d'être taillée en pièces ou faite prisonnière. Notre proximité, à si peu de distance augmenta le désordre de l'ennemi. Les Grenadiers à cheval et les Chasseurs de la Garde tenaient la droite de la route au nombre de deux cents; quatre à cinq cents hommes des 1^{er}, 6^e, 8^e dragons et 20^e de cavalerie occupaient la gauche; Murat voltigeait de l'un à

l'autre côté. Le moment décisif arrivait. Le chef de brigade Bessières, plein de l'ardeur qui nous animait tous, nous parle en militaire qui sait comme on conduit le soldat à la gloire. Nous mettons sabre en main, nos manteaux sont croisés sur la poitrine; nous ajustons nos rênes, nous disposons nos chevaux, malheureusement trop fatigués; le désir de faire un nom à son corps enflamme le plus indifférent. Les trompettes sonnent la charge, on s'ébranle au petit galop, la terre tremble; par un à droite, nous sommes prêts à fondre sur l'infanterie haletante.

La cavalerie autrichienne, se décidant à sauver l'infanterie, se porte sur nous en colonne; sa rapidité nous oblige à lâcher prise; nous tournons à gauche en obliquant sur eux. Trente pas et un fossé large de deux mètres nous séparent d'eux encore. Sauter le fossé, nous aligner, sabrer, envelopper les deux premiers pelotons, tout cela ne dura pas cinq minutes. Et pourtant, au moment où nos fers allaient se croiser avec les leurs, un cavalier autrichien, renversé, se trouve sur notre route: il étend ses mains vers nous en nous priant de ne point le fouler sous les pieds de nos chevaux. Bessières, notre chef de brigade l'a aperçu: « Mes amis, nous crie-t-il, ouvrez vos rangs, épargnons ce malheureux. » Que de traits semblables et familiers aux Français seront oubliés!

Etourdis par ce choc épouvantable, effrayés peut-être de la grandeur des hommes dont les bonnets à poil relevaient la stature, les cavaliers autrichiens se défendirent mal et furent taillés en pièces. Nous ne fîmes point de prisonniers et ne primes point de chevaux. Sur ces entrefaites les dragons prirent cette colonne en flanc et en firent un carnage épouvantable. Ils poursuivirent les fuyards jusqu'à un ravin où ils firent plusieurs prisonniers.

Je ne puis résister à citer un trait dont tout le corps fut témoin. Schmitt, trompette des Grenadiers, emporté par son courage dans la première charge, se trouve entouré de plusieurs Autrichiens. Sommé de se rendre, il répond en tuant son adversaire le plus acharné; les autres lui portent plusieurs coups de sabre, un entre autres qui lui coupe sa trompette sur la cuisse. Un volontaire tire pour le dégager et l'atteint au bras. La douleur lui fait lâcher ses rênes, un Autrichien s'en saisit et l'emmène au galop. Schmitt ne perd pas sa présence d'esprit: se confiant à la vigueur de son cheval, il lui met les éperons dans le ventre et est emporté d'un tel vol que l'Autrichien l'abandonne. Schmitt arrive dans nos rangs. Sa bravoure a été récompensée par le don d'une trompette d'honneur que le Premier Consul vient de lui décerner.

Cependant, notre petit nombre, l'ingratitude du terrain, la nuit qui survenait, l'extrême fatigue de nos chevaux épuisés par faim, une cavalerie nombreuse sous les yeux de laquelle l'action se passait et qui aurait pu prendre sa revanche, ne permirent pas au prudent et brave Murat d'exposer, en nous laissant aller plus avant, les fruits de cette journée glorieuse. D'ailleurs notre infanterie, qui arriva presque aussitôt que nous en tirailleurs, n'aurait peut-être pas eu le temps de se rallier en cas que nous eussions fait un demi-tour.

Ainsi finit cette mémorable journée. L'obscurité ne permit pas de soulager tous les malheureux blessés; un grand nombre resta sur le champ de bataille. L'Autrichien et le Français devenus frères se rapprochèrent en se traînant comme ils purent et se donnèrent de mutuels secours.

Chacun se coucha où il se trouvait, le sac sur le dos et le fusil entre les jambes. Des cavaliers tenant leurs rênes dans le bras s'endormirent eux et leurs chevaux, sans boire ni manger. Dix

heures sonnaient à Marengo lorsque nous revenions lentement vers San Julian. Plusieurs, harassés de fatigue et plus encore de sommeil, dormaient sur leurs chevaux, mais étaient à chaque instant éveillés par les cris douloureux de ceux que l'on portait sur des fusils ou des brancards; de ceux encore qui, abandonnés et épars dans les champs, imploraient notre secours et pénétraient les cœurs humains et sensibles de cette mélancolie

qui n'est pas inconnue au vrai soldat et qui lui est si honorable. Des chevaux erraient ça et là sur trois pattes, appelant les nôtres par leurs hennissements. A chaque pas il fallait se détourner pour ne point écraser les blessés. Les fossés et la route étaient encombrés de caissons, d'équipages, de canons renversés. Plus loin, quelques maisons dévorées par les flammes, s'écroulaient sur de malheureux habitants à moitié morts de frayeur et cachés dans



LA CHARGE DES GRENADIERS A CHEVAL

leurs caves. L'obscurité profonde qui nous enveloppait rendait le tableau plus affreux encore. Des prisonniers ne sachant où aller, mais espérant échapper, erraient à l'aventure. Si des soldats français, ployant sous le poids de leurs camarades blessés, les rencontraient, on les forçait de revenir, en chargeant sur leurs épaules ces fardeaux respectables.

Enfin nous arrivâmes au quartier général qui servait d'ambulance. Chacun se fourra où il put parmi les morts et les mourants, sans que les cris et les gémissements pussent surmonter la vio-

lence du sommeil. Le lendemain, la faim prenant le dessus, j'entraîs très tristement dans la cour du quartier général pour me procurer ainsi qu'à mon cheval, quelque subsistance, lorsque le spectacle le plus horrible me remplit d'un frissonnement universel. Plus de trois mille blessés français et autrichiens, entassés les uns sur les autres, dans la cour, dans les granges, dans les écuries, les étables, jusque dans les caves et les greniers, poussaient de lamentables cris et juraient même contre les chirurgiens qui ne pouvaient suffire à tant de pansements à la fois. J'entendis de

tous côtés les voix languissantes de plusieurs de mes camarades qui me demandaient à boire ou à manger. Tout ce que je pouvais

faire était de leur aller chercher de l'eau dans ma gourde; et en effet, oubliant mes propres besoins et ceux de mon cheval, je



LA CHARGE DES GRENADIERS A CHEVAL

restai plus de deux heures à faire tour à tour le service de chirurgien et d'infirmier. Toutes les personnes valides en firent autant.

Ce ne fut que le surlendemain de la bataille, à la pointe du jour, que nous apprîmes la nouvelle de l'armistice, qui remplit l'armée française d'une joie sans égale. En même temps, les vivres

commencèrent à arriver, ainsi que les voitures pour le transport des blessés. Le 27 prairial, les prisonniers faits sur nous nous furent rendus, et le Consul, escorté des Chasseurs de sa garde, partit pour Milan où il se rendit d'un trait.

JOSEPH PETIT.





Desaix intime

DESAIX est, assurément, de tous les généraux qui brillèrent à côté de Bonaparte, celui dont le caractère offre à l'étude le plus d'attrait.

Sa carrière a été courte. Elle ne commence en réalité qu'au jour où il devient aide de camp du général Victor de Broglie à l'armée du Rhin (20 juin 1792), et c'est huit ans après, presque jour pour jour, qu'il périt à Marengo. Mais durant ces huit ans « pas un jour n'est perdu pour la patrie ! » Ses services sont des plus éclatants ; son nom devient populaire ; sa mémoire n'éprouve aucune atteinte. C'est la pensée de tous que traduit Girodet lorsque, représentant les héros de la République conduits par la Victoire à Ossian dans l'Elysée, il donne la première place à Desaix.

Cette bonne fortune de n'avoir aucun ennemi, sans doute Desaix la doit à sa mort glorieuse, dans l'apothéose d'une victoire. Sans doute, il n'a pas eu à traverser les conjonctures trou-

blantes où tant de jalousies se donnèrent carrière, où tant de fermetés réputées inébranlables, ne surent résister. Il y est pourtant d'autres causes.

Desaix, le rude soldat, était doux et bon. Certes, il avait toutes les qualités de la race d'Auvergne : dure à la peine, insoucieuse des fatigues, prodigue de ses labeurs. Mais il avait été élevé par une mère délicate et tendre, avec une sœur affectueuse et caressante. Il avait pris leurs qualités bonnes et compatissantes, tout en conservant son énergie et sa force d'âme, comme près d'une source abondante les rocs de son pays se recouvrent d'une mousse touffue.

« Desaix, dit un contemporain, passait ses congés auprès de sa mère à Veygoux... Il n'avait ni hauteur, ni fierté ; à son retour au village il entraînait dans toutes les maisons, dans toutes les chaumières. Il s'asseyait au coin de lâtre ; il s'entretenait avec les paysans de leurs affaires ; il paraissait s'y intéresser et s'il y avait

quelque démêlé pendant avec le château, quelque faveur, quelque grâce à obtenir, c'était lui qui se faisait l'avocat des pauvres gens, qui plaidait leur cause, et le plus souvent la gagnait. »

Tels étaient ses séjours dans sa famille; aussi bien, quel souvenir ne laissèrent-ils pas dans son esprit, et quel amour pour la mère et la sœur qui lui avaient fait ces joies !

Toutes les lettres de Desaix à sa sœur et à sa mère ont été pieusement conservées; malheureusement le possesseur de cet incomparable trésor de famille, n'en a fait connaître que de très rares lambeaux. Tels qu'ils sont, ils donnent une idée de ce que serait la publications intégrale — qui se fera peut-être un jour !

Voici une de ces lettres où se reflètent l'âme généreuse et tendre, le caractère noble et serviable du général de vingt-cinq ans.

Quartier-Général de Beichstett, 21 brumaire, an II,
(11 novembre 1793.)

« C'est depuis longtemps, charmante petite sœur que je n'ai reçu de tes nouvelles. J'en suis bien désolé; j'aime à savoir ce qui t'arrive; je désirerais à toutes les minutes apprendre que tu es gaie, que tu dances et que tu es contente; mais point du tout, malgré mon impatience les courriers ne m'apportent rien. Je m'en attriste. Je suis resté, il est vrai quelques jours sans écrire à maman, mais je ne le pouvais dans la retraite que nous avons faite. Le poste de l'armée s'était retiré fort loin, j'étais accablé d'ouvrage; je n'avais pas le temps d'écrire, ni le moyen d'envoyer des lettres. Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes de moi; je sais combien vous m'êtes toutes attachées et combien vous désirez qu'il ne m'arrive pas de malheurs. Je t'assure que vous avez bien tort de vous tourmenter si fort; je vais toujours très bien; ma santé est bonne; ma blessure est entièrement guérie, je n'en attends que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à mon pays. Que j'aurai de plaisir, charmante petite sœur, de te présenter mes cicatrices glorieuses, de te raconter mes souffrances et mon courage ! Tu me couvriras de tes baisers, de tes tendres caresses et je serai dans l'enchantement; ce sera ma récompense la plus agréable. Aime-moi bien, charmante petite sœur; tu sais que nous sommes destinés à passer notre vie ensemble, à en adoucir les maux. Ainsi pense à moi et souvent.

« Quand la guerre terrible et effroyable qui ravage et dévaste, qui sépare les amis, sera enfin terminée, simple, ignoré, paisible, content d'avoir contribué à retablir la paix et à repousser les cruels ennemis, les barbares étrangers qui veulent nous faire la loi, je viendrai près de toi et nous ne nous séparerons plus; nous adoucirons la vieillesse de notre bonne maman, nous chercherons à la rendre heureuse. Je soupire bien après ce moment.

« Je ne crois pas avoir le plaisir de t'embrasser cette année encore; l'hiver approche et la campagne ne finit pas; elle est bien dure. Plains nos malheureux volontaires, couchés à terre, dans la boue jusqu'aux genoux et fatigués d'un service pénible et continu. Plains-moi aussi, charmante sœur, je suis élevé à un grade difficile et pénible, que je n'ai accepté qu'avec le plus grand regret. Je suis général de division et commande l'avant-garde; c'est bien de l'ouvrage pour ton frère, que tu sais bien jeune encore et pas trop expérimenté. J'espère que la fortune m'aidera, qu'elle me sourira, et qu'avec un zèle sans bornes, bien de la bravoure, je réussirai à faire triompher les armes de la République. Tu ne saurais croire combien j'en ai le désir. Si la victoire me couronnait, j'en déposerais les couronnes entre les mains de maman, comme autrefois je lui donnais celle de lierre que me méritait mon assiduité au collège. Je lui suis bien attaché, à cette bonne maman, je l'aime au-delà de tout ce qu'on peut dire. Que je voudrais la savoir contente et heureuse !

Je suis bien désolé de voir, au milieu de mes richesses, avec les riches appartements qu'on m'a donnés, que je ne puisse pas réunir une somme un peu considérable pour l'aider. Elle ne m'a pas encore dit qu'elle en eût besoin. Je crains qu'elle ne me le cache; tu sais que tu as toujours été la confidente de mon cœur, que je n'ai rien eu de caché pour toi. Eh bien ! dis-moi, avez-vous besoin de quelque chose ? parle vite, je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède. Si je n'avais pas eu du malheur pour mes chevaux, j'aurais pu payer mes dettes, mais malheureusement, ils sont hors de prix ! Qu'il m'en faudrait beaucoup et que j'en ai peu ! le joli cheval qui m'avait rendu des services réels, qui avait été blessé d'un coup de sabre, et que j'aimais beaucoup, est devenu aveugle; pour le remplacer, il faut 2,000 livres. Tu sais combien cela se trouve peu facilement; cependant mes économies me les procureront. Mais je t'en conjure, dis si maman est à court d'argent; j'ai quelques assignats de mes économies, je lui en ferai parvenir. Si je la savais dans le besoin, je serais au désespoir, je serais bien loin du bonheur ! »...

Craint-il, pour ses chères éloignées, la nouvelle donnée par les journaux d'une blessure qu'il a reçue ? Il cherche à les rassurer par des plaisanteries :

« Sois sans inquiétude, les journaux ont dû te dire que je n'étais pas dangereusement blessé, et c'est la vérité. Je me rétablis bien, je sors du lit depuis douze jours et un ami m'a procuré un fauteuil très agréable où, ménageant bien ma jambe, je peux, sans me remuer, me transporter où la fantaisie me prend. J'ai beaucoup de visites, quelquefois de femmes très aimables; j'ai mangé au moins cinquante pots de confitures, aussi tu vois que je ne suis pas à plaindre ! »

Sa sœur lui ayant demandé son portrait, c'est encore par des railleries qu'il répond :

« J'ai été extrêmement surpris de la demande étonnante que tu m'as faite de mon portrait. En vérité, je n'y conçois rien, où veux-tu que je songe à me faire peindre, placé dans un village entièrement dévasté, dans un pays désert. Ne rêvant que combats et victoires et courant tout le jour, puis-je penser à un portrait ? Non, mon amie, j'en suis bien loin et je te promets bien qu'il m'est de toute impossibilité de le faire. Il n'y a pas un homme capable de faire un portrait, excepté à Strasbourg, et j'en suis à trente lieues. Si tu veux une peinture, porte l'image de la liberté. Les Français n'en doivent pas avoir d'autre. D'ailleurs, ma chère sœur, si j'avais la folie de me faire peindre, ce serait à présent fort inutile, vu que j'espère que d'ici la fin de la guerre, où j'aurais le plaisir de te voir, ma figure sera très embellie par les cicatrices honorables et glorieuses des coups que j'aurais reçus en défendant mon pays. »

Et ailleurs :

« J'ai vu plusieurs fois des jeunes gens de notre département et j'en ai été dans la joie; j'ai bien causé avec eux de nos rochers chéris et de nos montagnes... »

Malheureusement un moment vint où la correspondance ne put conserver ni ce ton enjoué, ni la sécurité qu'elle indiquait. Des envoyés du Comité du Salut public étaient venus en Auvergne stimuler le zèle révolutionnaire que ce Comité ne trouvait pas assez ardent. A Riom, dans le district même où habitait la famille de Desaix, l'on avait installé un comité de surveillance, c'est-à-dire de délation;

moins de quinze jours après son organisation, cette société envoyait au Comité du Salut public une dénonciation contre le vaillant général.

Le registre original de la société de Riom, pour cette époque, est perdu, et l'on ne peut préciser qui fut l'instigateur de cet acte odieux; mais la pièce envoyée au Comité du Salut public subsiste encore. En voici le résumé :

« Le comité proteste contre la nomination au grade de général de division du citoyen Desaix Devaygoux, qui paraît suspect aux patriotes de son domicile. Il a dix-sept parents émigrés, dont ses deux frères; s'il n'est pas émigré lui-même, c'est qu'il a été retenu par son cousin Beaufranchet Dayat; mais ce dernier est aussi devenu suspect et a été destitué du grade de chef de brigade et général de division dans la Vendée.

« Desaix n'a pas, au plus, dix mille livres de fortune, et il serait dangereux qu'un homme qui, à raison de sa parenté émigrée ou suspecte, a intérêt à la contre-révolution, se laissât entraîner par l'or de Pitt et Cobourg. »

Desaix accusé de songer à émigrer ! Une seule fois il osa résister à sa mère, et c'est précisément lorsqu'elle voulut l'engager à émigrer. « Puis-je me séparer de mon régiment, alors que tous les officiers y sont demeurés ? » tel fut son premier cri, et comme sa mère et quelques parents insistaient : « Je n'émigrerai à aucun prix, répondit-il, je ne veux pas servir contre mon pays, je veux demeurer et avancer dans l'armée. Non jamais je ne serai émigré ! »

On sait ce qui advint de la dénonciation. Une première fois Desaix avait été l'objet de mesures révolutionnaires, mais Carnot lui avait fait rendre justice. Sur la dénonciation venue de Riom, le même Carnot fit suspendre Desaix. Pichegru protesta à plusieurs reprises contre la mesure. Peut-être allait-elle être rapportée, lorsqu'un acte d'humanité de Desaix souleva contre lui les haines d'une société révolutionnaire de Strasbourg, et malgré Pichegru, malgré Saint-Just, lui-même, on allait l'arrêter quand



LE GÉNÉRAL DESAIX
Dessin de Levocher



E. J. Delahaye, peint.

[Il est interdit de recourir séparément cette reproduction.]

BATAILLE DE MARENGO — CHARGE DU 12^e HUSSARDS
(Salle d'Honneur du 12^e Hussards).

A la fin de la journée, le colonel Fournier à la tête du 12^e Hussards formé en colonne, par pelotons, charge la cavalerie autrichienne placée à l'extrême gauche de la ligne de bataille et la force à la retraite.

Ayuntamiento de Madrid

sa division se révolta, enleva son général, l'entoura ne laissant personne en approcher, ne lui permettant même pas de sortir du camp.

Si la dénonciation n'eut pas d'autres conséquences pour le général, elle atteignit sa mère et sa sœur, dont l'incarcération fut ordonnée. Mais, grâce aux sentiments qu'avait inspirés le général, elles échappèrent aux premières recherches.

Le juge de paix fut chargé de ces recherches. En même temps que les ordres rigoureux contre la *ci-devant Beaufranchet Veygoux*, sœur et mère d'émigrés, arrivait au républicain Conchon, juge de paix à Volvic, une lettre de son fils, l'aîné de dix-sept enfants, volontaire à l'armée du Rhin. Ecrite avec plus de cœur que de grammaire et plus de patriotisme que d'orthographe, cette lettre débordait d'enthousiasme pour le « grand général Dédé », qui connaît tous les soldats de son pays, qui est pour eux un patriote et un père. Le brave juge ne dut pas hésiter longtemps... Un ami sûr et dévoué partit pour Charbonnières... Et quand, le

lendemain, on vint en grand appareil et bruyamment réquisitionner et perquisitionner, les propriétaires de Veygoux ne se trouvèrent plus.

Elles furent, cependant, emprisonnées peu après. A peine étaient-elles sous les verroux, que la nouvelle se répandait d'une action d'éclat accomplie par Desaix, qui avait reçu une blessure grave. Les délégués en mission dans le Puy-de-Dôme venaient, dans la prison, féliciter la mère « sur ce qu'elle avait un fils qui se dévouait si généreusement pour la République ». Mais on n'ordonnait ni la mise en liberté, ni même un adoucissement au régime odieux de la détention.

Desaix, cependant, espérait que ses services vaudraient à ses chères prisonnières la fin de leur réclusion. Il écrivait et faisait écrire en leur faveur ; il leur procurait de légers adoucissements, par le moyen du geôlier lui-même, auquel il faisait tenir quelques assignats ; il trouvait même le moyen de leur faire parvenir des lettres où, pour déjouer sans doute toute indiscrétion, il attribuait



Aquarelle de Taunay.

LE PREMIER CONSUL SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE MARENGO DONNE SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS AU GÉNÉRAL DESAIX

à sa sœur des sentiments que peut-être n'avait-elle point :

« Console-toi, ma bonne et chère sœur, de ta détention malheureuse ; moi-même, passionné pour la liberté, passionné pour les combats, je me suis attendu à être privé du plaisir de jouir de tous deux... Je vois avec bien de la joie que ta conscience ne te reproche rien, que tu peux assurer hardiment que toujours tu as aimé la patrie, que jamais tu n'as cherché à lui nuire et que toujours tu as fait des vœux les plus ardents pour qu'elle triomphe de ses nombreux ennemis... Oui, bonne sœur, je t'aime mille fois puisque, puisque avec ta franchise ordinaire, tu me declares que tu es bonne républicaine ».

Cette liberté, malgré les services du héros, l'auraient-elles obtenue sans le 9 thermidor ?

Après les lettres à sa sœur, il ne sera pas sans intérêt d'en citer une adressée à une parente. C'est toujours la même effusion :

« J'arrive d'Egypte, ma très bonne et estimable tante. Le premier moment où je touche la terre, je vous le consacre. Faites-moi le plaisir de me faire savoir le plus tôt possible, comment vous vous portez, si vous êtes heureuse. Je le demande à vous et à tout le monde parce que j'y prends le plus vif intérêt. J'ai été longtemps éloigné de vous ; que ces années aient été tranquillement passées par vous est l'objet de tous mes vœux. J'ai été bien fatigué ; je le suis encore, mais, heureusement, pas malade. J'espère à présent avoir des agréments et des consolations qui me dédommageront des peines passées. Vous savoir bien en sera une grande ; vous voir, la plus agréable. Je vous salue et vous aime de toute mon âme.

DESAIX.

Cette lettre, dont nous avons possédé l'original, porte encore les taches du vinaigre dans lequel elle fut plongée pour être désinfectée. Elle est adressée à Madame Le Normand, la mère du général de Beaufranchet d'Ayat.

Cette lettre est du 14 floréal. Les délasséments, les consolations que Desaix se promettait, ce devait être l'envoi à l'armée d'Italie, ce devait être Marengo !

Marengo, où Desaix scella de son sang la fortune du Premier Consul et trouva la mort la plus glorieuse qu'eut pu rêver ce héros. d'Offenbourg, de Sedyman et de Chebreis.

La veille même de cette journée, sa mère et sa sœur occupaient

encore sa pensée ; Savary, l'aide de camp que Bonaparte s'attacha parce qu'il avait été attaché à Desaix, Savary écrivait à la famille de son général :

« Sa sœur était sa plus tendre amie, il la vénait et ne cessait de me répéter qu'il irait en Auvergne exprès pour la marier, qu'il lui donnerait la moitié de son argent et que le plus beau jour de sa vie serait celui où il verrait le sort de sa sœur déterminé d'une manière convenable à ses goûts et à sa naissance.

« La veille même de sa mort, il m'entretenait encore de ce projet en me répétant : Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit en Egypte, que si je venais à mourir à la guerre, vous feriez deux portions égales de ma fortune : la première serait pour ma sœur, et la seconde pour ma mère. Que rien dans le monde ne vous fasse changer cette disposition ; vous manquerez à ma mémoire... »

L'influence que la mère et la sœur de Desaix avaient exercée sur son caractère, se reconnaît dans les sentiments qu'il professait sur les femmes, sur la femme.

Voici à cet égard le témoignage d'un contemporain, M. J. Miot qui fit, avec lui, la campagne d'Egypte.

C'est durant ce séjour que Desaix et ses compagnons firent, grâce à la bonne foi anglaise, au Lazaret de Livourne :

« Quelquefois la conversation s'établissait sur différents points de morale, d'histoire et de physique, et Desaix nous prouvait qu'il était aussi instruit que bon militaire. Pendant notre détention, il partageait toujours nos plaisirs, apaisant les querelles, adoucissant les chagrins. Il aimait beaucoup les femmes et en parlait souvent. Il avait des idées fort originales sur elles, et je me rappelle qu'un jour il me disait : « Oui, si une femme m'aime tendrement, je ne voudrais jamais lui demander ce qu'elle laisse prendre avec tant de plaisir, après une défense souvent simulée ; je voudrais, au contraire, qu'elle vint me dire : je t'ai promis mes faveurs si tes actions me prouvaient la beauté de ton âme, ton amour pour la gloire. Tout ce que tu faisais pour elle, tu le faisais pour moi ; viens, je suis contente de ton amour, reçois-en la récompense ! »

« Desaix n'estimait point les femmes; il les aimait ardemment. Il les aurait estimées toutes si une seule lui eût offert la chimère dont il berçait son imagination! »

distingués, M. E. Clémentel et M. des Essarts, mettent la dernière main à un ouvrage qui, d'une manière saisissante, fera revivre le héros et en montrera les vertus.

Mais il nous a semblé que de toutes ses vertus, la moins brillante peut-être, mais non pas la moins admirable, était ce tendre et naïf attachement de Desaix pour sa famille.

Dans le pays où naquit l'immortel héros de Marengo, on connaissait ces sentiments; longtemps ceux qui dans leurs campagnes avaient eu occasion d'approcher le général Desaix, répétèrent combien il était particulièrement heureux de revoir ces compatriotes, de leur parler de l'Auvergne, d'évoquer le nom de sa mère et de sa sœur.

Aussi, de même que Bonaparte avait dès la première heure songé à la mère et à la sœur de son compagnon d'armes et ne les oublia pas plus qu'il n'oublia l'ami fidèle auquel il fit « *les funérailles de Patrocle* » et donna la plus belle sépulture qu'un homme ait reçue, de même l'Auvergne associa ces deux nobles femmes à ce qui fut célébré dans tout le pays en l'honneur du moderne *Epaminondas*.

Rappeler tout ce qui a été fait en Auvergne pour la mémoire de Desaix, nous mènerait trop loin des limites que nous nous sommes tracées. Les voyageurs connaissent à Riom la fontaine au buste monumental, à Clermont, la statue de bronze et la pyramide de lave noire, « aux trente-trois assises en l'honneur des trente-trois années du héros »; statue qui attend un piédestal digne d'elle, comme la pyramide attend les bas-reliefs qui furent commandés et en partie exécutés pour la décorer.

Mais il est un autre monument plus simple et moins connu. C'est celui qui a été récemment érigé à Ayat, non loin du manoir où notre général vit le jour et dont l'inauguration inspira à M. Emmanuel des Essarts une poésie, pleine de souffle et de talent, dont nous nous plaisons à faire connaître quelques strophes.

Déjà sur nos soldats s'abattait la défaite
Et les vautours planaient en chœur
Quand l'effort inspiré de son regard prophète
Fit accourir Desaix vainqueur.

Oui! vainqueur et blessé... l'on eût dit que la gloire,
Voulait fermer pour ce sommeil,
Ces yeux qu'elle avait fait s'ouvrir pour la victoire
Comme un jet de large soleil.

Meurs donc, sage héros... L'agile renommée
Te porte aujourd'hui sur l'autel
Et l'Auvergne redit à la France charmée,
Que Desaix est mort immortel.

FRANÇOIS BOYER.



LA MORT DE DESAIX — TAPISSERIE EXÉCUTÉE D'APRÈS UN TABLEAU DE REGNAULT; APPARTIENT À L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Cette chimère était-ce la ressemblance rêvée avec ce qu'avaient été pour lui cette mère et cette sœur?

Voici bientôt le moment où la France pourra célébrer le centenaire de la mort de Desaix! on parlera beaucoup de ses mérites militaires, de ses victoires, et nous savons que deux écrivains

Pur comme nos sommets neigeux, nos lacs limpides,
Pur comme un éternel glacier,
Tel fut le fier jeune homme, aux vertus intrépides,
Cœur d'or et courage d'acier.

Ce penseur qui, parmi la bataille enflammée
Suivant son belliqueux chemin
Gardait la dignité de la raison armée
La beauté du courage humain.

Si bien que, rassurés par sa clémence auguste,
Comme par la bonté d'un dieu,
Les vaincus baptisaient du nom de « Sultan juste »
Ce rival du « Sultan de feu ».

Tel fut Desaix, la foudre en main, l'âme attendrie,
Marqué par la faveur du sort
Pour être le suprême effort de la patrie
Que lui seul sauva par sa mort.



Dess. par Duplessis-Bertaux.

LA BATAILLE DE MARENGO

LES DEUX JOSÉPHINE

BONAPARTE PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO



Quel était durant cette entreprise où il risquait ses destinées, celles de la France, de l'Italie et du monde, l'état d'âme du Consul, quelles ses impressions d'intimité, celles qui n'étaient ni de politique, ni de guerre, mais d'humanité, c'est ce qu'on peut espérer d'apprendre en suivant attentivement les lettres — dont plusieurs inédites — qu'il écrit à sa femme et en rendant compte, d'après d'authentiques témoignages,

de l'aventure qu'il a courue. Nul doute que le ton des lettres à Joséphine n'est plus celui de la première campagne d'Italie; l'Égypte a passé entre deux, et les cruelles révélations, et la scène du retour, et le pardon; c'est à présent l'amitié, la confiance, la gentillesse d'un mari, non plus la passion, l'emportement, la violence d'un amant, mais l'on y peut justement démêler plus facilement la filiation et la suite des sentiments, tels que les événements les expliquent et c'est là comme un piquant de plus.

On ne raconte pas ici la campagne, mais il faut fixer quelques dates. Bonaparte a quitté Paris le 16 floréal (6 mai) à trois heures du matin, s'est arrêté pour des inspections à Dijon, à Auxonne, à Dôle, est arrivé à Genève le 18 (8 mai) avant minuit. Il écrit le 21 (10 mai):

« Je suis à Genève, ma bonne amie, j'en partirai cette nuit. J'ai reçu ta lettre du 17. Je t'aime beaucoup. Je désire que tu m'écrives souvent et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère.

Mille choses aimables à la petite cousine: recommande lui d'être bien sage, entends-tu!

B.

Le 25 (14 mai), de Lausanne:

« Je suis depuis hier à Lausanne. Je pars demain. Ma santé est assez bonne: ce pays-ci est très beau. Je ne vois pas d'inconvénient

à ce que tu viennes à ma rencontre mais il faudra marcher incognito et ne pas dire où tu vas parce que je ne veux pas qu'on sache ce que je dois faire. Tu peux dire que tu vas à Plombières, je t'enverrai Moustache qui vient d'arriver. Mille choses tendres à Hortense. Eugène n'arrivera que d'ici huit jours. Il est en route. »

B.

Le 26 (15):

« Je pars dans l'instant pour aller coucher à Saint-Maurice. Je n'ai pas reçu de lettre de toi. Cela n'est pas bien. Je t'ai écrit tous les courriers. Eugène doit arriver après-demain. Je suis un peu enrhumé, mais cela ne sera rien. Mille choses tendres à toi, ma bonne petite Joséphine, et à tout ce qui t'appartient. »

B.

De Martigny, le 28 (17); le passage s'est opéré:

« Je suis ici, depuis trois jours au milieu du Valais et des Alpes dans un couvent de Bernardins. L'on n'y voit jamais de soleil: juge si l'on y est agréablement. J'aime bien te voir gronder, toi qui es à Paris au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie. L'armée file en Italie; nous sommes à Aoste, mais le Saint-Bernard offre bien des difficultés à vaincre.

« Je t'ai écrit souvent. Quant à Mademoiselle Hortense, quand elle sera grande dame, on lui écrira. Aujourd'hui elle est trop petite, on n'écrit pas aux enfants.

« Cette pauvre Madame Lucien est donc morte? Elle a bien souffert. Son mari doit être bien triste. Je le plains. Perdre sa femme, c'est perdre sinon la gloire, au moins le bonheur.

« Mille choses aimables à Hortense et mille douceurs à Joséphine. »

B.

Un intervalle. Point de lettre retrouvée avant le 9 prairial (29 mai). Il a passé le Saint-Bernard le 30 floréal (20 mai), est venu à Aoste où il a été arrêté quatre jours par le fort de Bard; le 6 prairial (26), il est à Verrex, le 7 à Yvrée, le 8 à Chivasso, d'où le 9 il retourne à Yvrée. A onze heures du soir il écrit:

« Je suis au lit. Je pars dans une heure pour Vercell. Murat doit être ce soir à Novare. L'ennemi est fort dérouter; il ne nous devine pas encore. J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine qui est toujours bien bonne quand elle ne pleure pas et ne fait pas la Civetta (la coquette). Ton fils est arrivé ce soir je l'ai fait visiter; il se porte bien; mille choses tendres. J'ai reçu la lettre d'Hortense. Je

lui enverrai par le prochain courrier une livre de cerises très bonnes. Nous sommes ici avancés d'un mois sur Paris. Tout à toi. »

Puis une lettre encore, sans nul doute du 20 prairial (9 juin) :

« Je suis à Milan très enrhumé. Je ne sors pas de la pluie, je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures ; cependant cela va mieux. Je ne t'engage pas à venir ici, je serai de retour dans un mois. J'espère que je te trouverai bien portante. Je vais partir pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, Crémone et Plaisance. « Mille choses tendres. Murat se comporte fort bien. »

Point d'autre : ce n'est point à dire qu'il n'en ait pas écrit. Sûrement, il a annoncé sa victoire à Marengo, il a parlé de Desaix, il a dit son retour, il a répété, surtout à sa femme, qu'il était inutile qu'elle vint à Milan ; certes il a écrit, mais, de fait, ses lettres ne donneraient point d'autres lumières. A Lausanne, à Martigny, à Yvrée, il attend, il souhaite Joséphine ; à Milan, très nettement, il lui dit de ne point se déranger et, sans doute, plus tard, il accentue encore sa volonté.

C'est que, à Milan, il a retrouvé cette étonnante cantatrice qui au temps des campagnes d'Italie, tenait déjà à la Scala le premier rang, et à juste raison, passait pour le contralto le plus vigoureux



JOSEPHINE GRASSINI

*Les voilà donc ces traits, l'honneur d'Italie !
C'est qu'un mortel en a fait la copie.
Et que l'original en fut fait par les Dieux.*

Cantata in Genova nella Fenice l'anno 1802

et le plus expressif qui fût alors à la scène. En ce temps, tout à sa Joséphine, il avait dédaigné les accents expressifs, les regards passionnés, la mimique inspirée, par qui, de la scène, cette autre Joséphine, Giuseppina Grassini lui faisait part de son amour. Il avait avec toute l'armée, folle de musique, applaudi la cantatrice ; la femme, quelque fût son succès, n'avait pas en lui éveillé même un désir.

Pourtant elle était très belle alors, tout à fait belle, si Madame Vigée-Lebrun n'a point menti, si ces portraits, l'un à présent au musée de Rouen, l'autre au musée d'Avignon, la présentent telle qu'elle était à ses vingt-cinq ans. Elle en avait vingt-trois en 1796 ; fille d'un cultivateur de Varese, éduquée comme artiste aux frais du comte Belgiojoso qui lui avait donné les meilleurs maîtres, elle avait achevé de développer son talent sous la direction de Marchesi et de Crescentini et avait débuté à la Scala au carnaval de 1794. Elle s'y trouvait de nouveau en 1796 déjà fêtée par toutes les cours d'Italie, nécessaire aux cérémonies princières, adulée et payée comme le sont seulement les cantatrices ; mais cette fois Bonaparte écouta simplement, paya et partit.

La Grassini continua ses triomphes : elle fit émeute à la Fenice, elle emplit San-Carlo et malgré qu'elle trainât à sa suite un mari,

d'ailleurs peu gênant, et que Madame Lebrun a portraituré par-dessus le marché, elle ajoutait partout à ses succès de prima donna des victoires qu'elle estimait peut-être davantage. Revenue à Milan en 1800, elle n'y avait point trouvé au théâtre d'engagement à son gré et se contentait de paraître, de temps en temps, dans des concerts.

Le lendemain ou le surlendemain de l'arrivée du Consul à Milan, le 14 ou 15 prairial (3 ou 4 juin), un concert fut improvisé pour lui faire fête, où chantèrent Marchesi et la Grassini. Cette fois, le Consul avait le cœur plus libre et il se laissa attendrir. Toutefois, la femme ici ne lui semble, si l'on peut dire, que l'accessoire de l'artiste. Ce fut celle-ci qui le conquiert, qui émut profondément son cœur, qui lui donna des sensations inoubliables. Volontiers, il l'eût écoutée des heures, des journées, et l'avoir pour maîtresse était comme le complément de son dilettantisme ; d'ailleurs nulle résistance de sa part à elle ; elle se plaignait seulement que Bonaparte eût ainsi attendu quatre années, durant lesquelles sa beauté s'était alourdie, son corps empâté, sa face élargie.

Le Consul craignait sans doute que quelque bruit de l'aventure revînt à Joséphine, et pour la dérouter, en même temps que pour préparer l'avenir, il inséra le 16 (5 juin) dans le quatrième *Bulletin de l'Armée de Réserve*, ces paragraphes où agréablement, le faux et le vrai se combinent : « Le peuple de Milan paraît très disposé à reprendre le ton de gaieté qu'il avait au temps des Français. Le général en chef (c'est Berthier) et le Premier Consul ont assisté à un concert qui, quoique improvisé a été très agréable.

« Le chant italien a un charme toujours nouveau. La célèbre Billington, la Grassini et Marchesi sont attendus à Milan. On assure qu'ils vont partir pour Paris pour y donner des concerts. »

L'intermède est court ; car le 20 (9 juin) Bonaparte quitte Milan et, cinq jours après, c'est Marengo ; mais le 27 (16) il revient à Milan, et la passion de la musicienne le reprend. « Je vous prie, citoyen général, écrit-il à Berthier le 2 messidor (21 juin) d'inviter deux des meilleurs virtuoses d'Italie de se rendre à Paris pour y chanter un duo en italien, à la fête du 14 juillet. Vous leur ferez donner ce qui leur sera nécessaire pour leur voyage et le ministre de l'Intérieur, auquel vous les adresserez, les traitera d'une manière conforme à leur mérite et les indemniser de ce qu'ils auraient gagné en Italie. »

Le même jour, il écrit à Lucien, ministre de l'Intérieur : « Vous trouverez ci-joint copie d'une lettre que je viens d'écrire au général Berthier. Je désirerais que ces deux virtuoses exécutassent, avec des chœurs, un morceau italien que vous feriez composer sur la délivrance de la Cisalpine et de la Ligurie et la gloire de nos armes... Le général Berthier m'informe qu'il compte envoyer ou Madame Billington ou Madame Grassini qui sont les deux plus célèbres virtuoses d'Italie. Faites donc composer un beau morceau en italien avec une bonne musique. Le ton de voix de ces actrices doit être connu des compositeurs italiens. »

Il pouvait à Lucien paraître assez peu vraisemblable que la Billington, malgré ses engagements à Londres, vint chanter à Paris pour le 14 juillet, mais on vivait dans les étonnements et quant à Napoléon, il était sûr au moins d'avoir une de ses virtuoses ; pour en être plus certain, il ne la quittait même ni jour ni nuit.

A Paris, où le Premier Consul se trouva revenu le 14 messidor (3 juillet), où la Grassini le suivit de près, le prestige ne tarda pas à s'affaiblir. D'abord, l'effet que Bonaparte s'était promis du talent de sa maîtresse dans un vaisseau tel que l'église des Invalides, le Temple de Mars, fut à peu près nul. Trois orchestres, deux de cent cinquante musiciens chacun et le troisième de vingt, étouffaient entièrement les voix de la Grassini et de Bianchi. Lucien qui avait tout combiné pour se mettre en relief, lui et ses amis, avait eu soin de placer le chant italien au début de la cérémonie, avant le discours qu'il devait prononcer, et de terminer la fête par une cantate de Fontanes, mise en musique par Méhul. C'est pour ces deux morceaux que les rédacteurs de journaux accordèrent leurs lyres ; quant à la pauvre Grassini, à peine s'il fut fait mention de son talent ; on insista simplement sur ce qu'elle était italienne : « Qui pouvait mieux célébrer Marengo que ceux dont cet événement assure le repos et le bonheur ! »

On se console d'un insuccès, mais il y avait pis : « La Grassini, a écrit dans ses mémoires inédits un homme qui l'a intimement connue, avait un excellent cœur. Pleine d'obligeance, son expérience ne lui avait pas appris comment le grand général traitait l'amour et comment la politique peut nuire à la galanterie. Les Milanais lui crurent un crédit illimité ; elle-même était heureuse de penser qu'elle pourrait rendre beaucoup de services et elle arriva à Paris surchargée de grâces à demander. Soit que Napoléon craignît qu'elle ne prit sur lui de l'influence, soit qu'il voulût échapper d'un coup à une multitude de demandes, il lui fit fermer la porte des Tuileries. Elle n'était pas de nature à s'en désoler et se consola immédiatement avec Rode, le célèbre violon. »

Napoléon ne lui en tint pas rancune, quelque peur que Rode eût prise de sa bonne fortune. Il leur accorda par deux fois à l'un et à l'autre la salle du Théâtre de la République et des Arts pour s'y faire entendre et ces concerts furent fructueux, le second surtout qui rapporta 13,868 fr. 75 centimes, sans compter les louanges de la critique.

Toutefois, ce n'était pas là de quoi la retenir. Il était impossible pour le moment de monter à Paris un théâtre d'Opéra seria où seulement elle eût trouvé sa place, plus impossible encore de la faire engager au théâtre de la République où son accent eût fait rire. On n'avait point encore trouvé la combinaison ingénieuse de faire chanter dans un opéra chacun en sa langue. De plus, Rode avait cessé de plaire et rapidement. Pourquoi ? C'est ce qu'a fort bien expliqué le mémorialiste déjà cité : « La Grassini a eu beaucoup d'amants, dit-il, mais ses choix se justifiaient par son défaut de discernement et par l'absence de toute vénalité. Nature ardente, œil de feu, peau méridionale, l'on aurait cru que l'amativité avait en elle un grand développement. Il n'en était rien. Les ardeurs du soleil n'avaient pas dépassé l'épiderme. Ses liaisons résultaient uniquement du besoin d'être l'objet de soins et d'empressements assidus, soit qu'elle voulût connaître si les sensations qu'elle n'éprouvait pas étaient la faute de ses amants, soit que ceux-ci fussent déçus par de fallacieuses apparences, ses liens ne duraient pas longtemps. Lorsqu'elle les renouvelait, la lune de miel était pour elle pleine de douceur. Avec la simplicité la plus candide, elle en faisait la confidence à ses amies intimes : « C'est un ange, ma chère ! » puis, l'ange tombait bientôt au rang des simples mortels. »

Tel avait été le sort de Rode, le beau Rode, très joli homme, de haute taille, les traits fins, l'air distingué, les yeux éclairés, mais réservant ses inspirations pour son violon.

Elle se remit à courir l'Europe. En novembre 1801, on la trouve donnant à Berlin des concerts où elle fait fureur ; en 1802, elle est engagée à Londres pour la saison, mars à juillet, moyennant 3,000 livres sterling ; mais, à chaque voyage presque, elle traverse Paris et, comme c'est sans conséquence désormais, elle vient chaque fois faire une visite à l'appartement secret du Consul. Joséphine — la vraie — enrage, multiplie les espionnages pour arriver à savoir si vraiment la Grassini a été reçue. Elle l'est sans doute, mais comme une passante, comme une habituée, pour dire sa phrase, chanter son petit morceau. Et, chaque fois, au concert qu'elle donne à Paris et où elle paraît avec Rode — qui a pris son parti — et le plus souvent Frédéric Duvernoy, Bonaparte paye magnifiquement sa loge, où d'ailleurs il ne paraît point. Trois années de suite elle fait à Londres « les délices du Théâtre Royal » ; en 1806, à l'hiver, Louis qui est aussi épris de musique que son frère aîné, l'attire à Amsterdam et à La Haye, et enfin en 1807, lorsque l'Empereur revenu de Tilsitt, complète l'organisation de la *Musique de la Chambre*, elle y est engagée moyennant 36,000 francs d'appointe-

ments fixes, 15,000 francs de gratification annuelle, 15,000 francs de pension à sa retraite, sans compter les gratifications accidentelles, la salle de l'Opéra mise gratuitement à sa disposition pour un concert annuel, et un congé de quatre mois durant lequel elle court l'Europe portant, dans les villes empressées à lui faire fête, son titre magique de première cantatrice de S. M. l'Empereur et Roi.

Cette *Musique de la Chambre*, pour qui l'Empereur recrute Crescentini après Austerlitz, Paër, Madame Paër et Brizzi après Iéna, la Grassini après Tilsitt, cette Musique qui lui fournit les plus grandes et les plus intimes jouissances, les sensations les plus vives, les distractions les plus chères, n'est-ce point assez qu'elle ait existé pour que se trouvent réfutées les opinions soutenues par certains sur Napoléon dilettante ? Quel est donc au

monde le souverain qui pour son plaisir a engagé et entretenu un tel ensemble d'artistes ? Quel a soutenu, pour imposer et faire représenter des opéras, des luttes telles que l'Empereur en eut à subir pour les *Bardes* et la *Vestale* ? En dépit des envieux coalisés, de la bande du Conservatoire acharnée contre Lesueur, des impuissants rués en masse compacte contre le pauvre grand artiste, il l'a sauvé de la misère et du désespoir, il lui a fourni les moyens de donner sa mesure et de s'immortaliser.

Avec la Grassini, cette passion de musique, il la garda jusqu'au bout, même lorsque la voix s'usait, que les moyens commençaient à faire défaut, que la déclamation s'embrouillait, que l'artiste avait passé de mode. C'était Arcole et Marengo, c'étaient ses triomphes et sa jeunesse à lui qu'il écoutait, mais il n'allait plus au-delà : lorsque, en mai 1807, sur des paroles qu'elle a composées elle-même, elle intercale dans *Cleopatra* un air qu'elle a

demandé à Blangini ; que, les yeux sur l'Empereur, elle chante :

Adora i cenni tuoi questo mio cuor fedele :
Sposa sarò se voi non dubitar di me,
Ma un sguardo sereno, ti chiedo, d'amor...

c'est un bon de 6,000 francs qui lui tombe de la Caisse des Théâtres, mais non un *sguardo sereno d'amor*.

En 1808, après *Roméo et Juliette* de Zingarelli, où avec Crescentini, elle atteint le sublime, 12,000 francs ; dans le même hiver, après ses petits concerts à Rambouillet, 10,000 francs ; autant les autres années après chaque représentation mémorable. Napoléon la tient si bien pour une des gloires de Paris, que, à sa nouvelle épouse, il veut la faire entendre non seulement aux Tuileries, mais à la représentation publique donnée à son bénéfice. Marie-Louise fait la moue et trouve la chanteuse vieille, mais elle n'en est point jalouse.

La fin est triste ; après ces gloires du Théâtre de la Cour, ces applaudissements impériaux qui suffiraient au bonheur d'une vie, en 1814, la Grassini se jeta ardemment aux vainqueurs. Les Anglais, Wellington surtout, se l'arrachèrent. On la vit en grande



JOSÉPHINE GRASSINI — PORTRAIT PAR MADAME VIGÉE-LE BRUN
(MUSÉE DE ROUEN)

loge entre Wellington et Castlereagh à cette représentation fameuse de l'Opéra, la première où le Roi *désiré* parut en public avec Madame et son auguste famille. A toutes les soirées d'intimité et de gala que donnait Wellington, on ne voyait qu'elle et il n'y en avait que pour elle, tantôt amenant avec elle des artistes — des hommes, jamais de femmes — et avec eux chantant des scènes entières, tantôt seule, au milieu du salon, faisant des gestes comme si elle eût été sur le théâtre, et, à l'aide d'un grand schall, se

drapant en mille manières et prenant des poses. L'Anglais la regardait, ravi en extase ; et elle faisait sonner très haut, en ses billets d'orthographe bizarre, « Monsieur le duc de Wellington. »

Puis elle s'en retourna en Italie où, en 1817 elle donna ses derniers concerts, mais elle ne mourut qu'en 1850, à soixante-dix sept ans. On dit qu'elle a laissé des mémoires ? Est-ce vrai ?

FRÉDÉRIC MASSON



Giuseppe Brogi.

L'ARC DU SIMPLON A MILAN

L'arc triomphal, qui est un des plus beaux ornements de Milan, n'a point été destiné uniquement à immortaliser le souvenir de la victoire de Marengo, mais à célébrer l'achèvement de cette route du Simplon, le travail le plus étonnant qu'eût encore exécuté le génie civil. Sans doute, sur les bas-reliefs qui devaient l'orner, étaient représentées la bataille, la mort de Desaix et la capitulation d'Alexandrie. Sans doute, c'était la Victoire qui montait au char traîné par le quadriga divin ; mais ici Marengo n'était que l'accessoire. D'ailleurs, si les dessins et les projets du Marquis Louis Cagnola étaient terminés en 1804, si la première pierre avait été posée en 1807, si l'édifice, tout de marbre blanc, était comme achevé en 1814, il en fut pour lui comme pour l'arc du Carronsel ; on en changea la destination et, voté pour célébrer les victoires de Napoléon, il fut appelé à glorifier ses défaites. On y vit l'entrée de l'Empereur François à Milan, la bataille de Culm, la Reddition de Dresde, le passage du Rhin, la Reddition de Lyon, la bataille d'Arcis, la Sainte-Alliance, le Congrès de Vienne, la Prise de Paris, le Traité de Paris, l'Entrée des Alliés à Paris, l'Entrée de Neipperg à Milan et la fondation du Royaume Lombard-Vénitien. La Paix détrôna la Victoire et prit sa place sur le char et ce fut par une louangeuse inscription que la « Longobardia felix » dédia le monument à l'Empereur et roi François I^{er}, Auguste, restaurateur de la félicité, père du peuple. En 1859, on ne changea ni les bas-reliefs, ni la statue, seulement les inscriptions. Celle qu'on voit ici, du côté de la ville, est noble et reconnaissante, l'autre, qui fait face à la route du Simplon éveille bien des idées en cette langue si merveilleusement concise, si justement appropriée pour fournir la formule héroïque, définitive, et inoubliable des faits :

ENTRANDO COLL'ARMI GLORIOSE
NAPOLEONE III E VITTORIO-EMANUELE II LIBERATORI
MILANO ESULTANTE CANCELLÒ DA QUESTI MARMI

LE IMPRONTE SERVILI
E VI SCRISSE L'INDEPENDENZA D'ITALIA.
MDCCCLIX.